

Georges Le Brun Keris

Autobiographie

Littérature

Divers

Sommaire

Autobiographie	3
ACJF	3
**Nous passons ensemble	4
Offertoire de mon pays	6
Voyage de noce	7
Mon enfance !	9
La tapisserie de Bayeux	9
Les vivants et la vie	10
La consolation du voyageur	11
Cantate pour une mort d'été	11
En un premier matin de vacances	12
La prière des étoiles	13
Pour ceux qui ne partent pas	14
Les premiers contestataires	15
Paternité	16
Plaidoyer pour de jeunes pères	16
Littérature	17
Paul Claudel	17
Aux portes de la cité	19
**Compagnons d'exode	24
La nuit de la Saint-Jean	25
Notre concours littéraire hebdomadaire	26
Jean Cocteau ou l'enchanteur pourrissant	27
Le carnaval des régents	28
La vraie limite de la littérature : l'homme	29
Divers	30
Les peintres de la vie intérieure	30
Loisirs et famille	35
Un mendiant	38
Sadowa, victoire autrichienne	39
Ceux qui ne vont pas au Musée du Louvre	40
Le premier siècle de l'Europe	41
Le Défi de Picasso	42
Les enfants de Prospero	43
Une leçon hollandaise	44
Voici le temps des assassins	45
Napoléon ou Rembrandt ?	46
Comprenons les étudiants en médecine	47

Autobiographie

ACJF

Quand j'arrivai, tout timide, au 14 de la rue d'Assas, je ne me doutais pas, je vous assure qu'un jour j'appartiendrais à ce Comité Général auquel vous venez de m'élire. Au moment de vous remercier pour le grand honneur il m'amuse de jeter un regard en arrière. Il m'amuse... mais il m'inquiète aussi. Je mesure mieux la tâche qu'aujourd'hui, j'accepte, une lourde tâche, une très lourde tâche. Non pas que rien doive être changé dans mes activités, ce que je faisais hier, je le ferai demain, tout demeure semblable en apparence. Mais dans le fond des choses tout est bouleversé. Jusqu'ici je venais librement, je n'engageais jamais que moi. Désormais je suis mandaté par vous, je suis responsable de la confiance que vous avez mise en moi. Pour toute une part de moi-même, l'expression est banale mais elle est juste, je ne m'appartiens plus, je suis à l'association. Et si jamais vous avez pensé ce qu'est et ce que sera notre ACJF, vous comprendrez mon inquiétude.

En entrant au Comité Général, j'accepte une lourde charge, mais j'y trouverai, - je le sais d'expérience – d'abondantes consolations. Par ce vote tous nos liens sont resserrés, c'est notre amitié qui se noue, - car dans l'ACJF ce que l'on trouve avant tout c'est une amitié. Si je devais définir notre association je dirais qu'elle est une amitié, et ne croyez pas que ce vocable la diminue – Il l'exalte. N'oublions pas que l'amitié est la forme la plus parfaite de la charité...

L'amitié, c'est le grand secret des apôtres, par elle ils ont vaincu le monde.

C'étaient de pauvres hères, ils avaient quitté leur famille, leur patrie, leur métier, quelques bicots sur les routes de l'Empire... et le monde est bouleversé. Leur prédication renverse une civilisation, en bâtit une autre, fait germer partout de idées que l'homme n'avait jamais soupçonnées... Où les apôtres ont-ils trouvé la force d'une révolution si brusque et si profonde ? Dans une amitié. Comme ils s'aiment s'écrient les païens à leur vue...

Puisque dans le nouveau Programme nous devons être de nouveaux apôtres faisons en nos modèles et apprenons à nous aimer. C'est un témoignage d'amour que l'ACJF se doit d'apporter. Quel témoignage, si nous pensons que l'amitié qu'on nous propose ne s'arrête pas à nous, que derrière chacun de nous c'est le Christ que nous devons aimer. En lui cet acte d'amitié qu'il nous est si doux d'accomplir devient aussi le plus fécond et le plus méritoire. On est confondu de la bonté de Dieu. Sachons simplement nous aimer et notre ferveur sera si intense qu'elle débordera, qu'elle fertilisera tout autour de nous.

Et que nous demande-t-on, pour entrer dans cette amitié ? D'être chrétien... On ne nous demande ni effusion ni sacrifices extraordinaires – au contraire – c'est tout simple d'être chrétien. Il suffit de faire chaque jour ce que l'on doit faire, d'accepter chaque matin ce que l'on doit accepter. Ne pas trop ratiociner – nous n'ajouterons jamais une coudée à notre taille. Oublier le passé quelqu'il soit – il est stérile d'y penser. Ne pas vivre dans l'avenir, il engendre la rêverie. Accomplir loyalement et simplement son devoir quotidien – en un mot faire la volonté du Bon Dieu (et c'est là le secret de toutes choses).

Ainsi, grâce à vous, mes amis, me voici plus près de vous, plus profondément dans l'ACJF de tout mon cœur je vous remercie, et moi-même pour vous, pour nous je ferai ce vœu – que nous croissions tous ensemble dans l'amitié de notre Christ.

****Nous passons ensemble**

Vers 1929

Nous passons ensemble la plus agréable des soirées, une soirée d'union intime, de bavardages fraternels, une vraie soirée d'amitié. Des esprits un peu chagrins s'étonnaient de nous voir préluder ainsi à nos deux messes de demain, et placer des divertissements à l'orée de notre congrès. Je ne voudrais pas les contrister mais ils comprennent mal et l'amitié chrétienne et la messe : ils ne sauraient pas que la messe se situe dans notre vie de tous les jours. J'aime ces moments de vie joyeuse qui justement interrompent nos travaux et nous préparent au Sacrifice Dominical. Ils en indiquent les valeurs, ils en soulignent la portée. Surtout ils en précisent exactement la place.

La meilleure préparation à la messe, voyez-vous, c'est la vie chrétienne et rien n'est plus chrétien qu'une chaude soirée d'amitié. Comment se purifier et se sanctifier mieux qu'en pratiquant cette vertu ? Saint-Augustin en fait la forme la plus parfaite de la charité : Notre Seigneur nous a donné le premier l'exemple, et cet exemple il nous l'a donné à l'heure même où il instituait la messe, et quand ayant aimé les siens il les aima jusqu'à la fin.

Mais notre après-midi ne fut-il pas aussi une préparation à la messe ? Nous avons visité des églises, une Cathédrale, et nos églises, nos cathédrales, sont toutes entières orientées par la messe. Si dans l'apparent désordre de leurs clochers et de leurs arcs, un ordre chante à l'âme, c'est que ces voûtes et ces nefs, ces clochetons et ces arceaux obéissent aux nécessités intérieures du Sacrifice. Nous ne trouvons pas l'ordre abstrait du temple antique, obéissant à des règles intellectuelles et extérieures à son idée ; l'ordre de nos cathédrales est un ordre organique, tout entier subordonné aux nécessités de la messe. Le centre de l'Église d'où tout rayonne c'est l'autel : on a construit l'église autour de lui, qu'il soit à la croisée du transept, ou qu'il s'élève au fond du chœur. Au transept, selon la liturgie romaine, il occupe le point essentiel où se croisent toutes les lignes, il est au centre de l'édifice comme la consécration au centre de la messe. Dans nos monuments gothiques il s'érige au fond du chœur – figure de proue vers quoi converge toute la nef. Il en est l'aboutissement : telle la communion consomme le sacrifice...

Parfois, vous vous entendrez dire que l'âme de nos églises, cette âme dont on nous éprouve physiquement la mort dans les temples protestants émane de la divine présence au tabernacle. Ce n'est pas entièrement exact : le Saint Sacrement est conservé dans une chapelle secrète où il est déjà comme par-delà l'édifice. Nos églises ne sont pas des tabernacles, elles sont tout entières, - encore à terre mais vers le ciel – une projection de la messe.

On pourrait à chacune de leurs prières attacher la valeur d'un symbole. Les travées se succèdent avec la calme stabilité du Credo et de ses douze propositions. Voyez, de part et d'autre du transept les piliers. Comme le sanctus autour de l'élévation. Les deux tours ne sont-elles pas la double offrande du pain et du vin, et la flèche, la ... aérienne du Graduel.

Mais je me perds dans les symboles, je fais de la littérature et je me trompe. Notre journée ne nous a pas préparé à la messe : elle est déjà dans la messe. Comme toute notre vie elle appartient à la messe des catéchumènes où nous monterons à l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit notre jeunesse. La vie chrétienne, voyez-vous, est tout entière le prélude de l'offertoire, et l'avant-messe n'est là que pour rassembler en une dernière louange la louange éparse de nos heures.

La vie du chrétien doit être une purification en vue du Sacrifice. Elle doit toute nous préparer à être les petites hosties dont on entoure la grande hostie. Il faut que toutes nos actions mènent à ce point central de la messe, comme dans les cathédrales, dont nous parlions ensemble à l'instant, la nef s'oriente vers l'autel.

Mais si on veut mieux saisir encore quelle place la messe doit tenir dans notre vie, il suffit d'observer la place que le Jeudi Saint tient dans la vie de Notre Seigneur. Il est le point essentiel vers quoi tout mène, le couronnement. Notre Seigneur a fait rayonner sa vie autour du moment où sur la table du Cénacle il célébra lui-même la première messe. Relisez

l'Évangile selon Saint-Jean vous verrez les allusions peu à peu se préciser, Notre-Seigneur comme s'essayer à ce Sacrifice dans les multiplications des pains, et d'après St Luc il avait toujours au cœur l'angoisse de sa passion. Jusqu'à cette heure...

A cette heure Il consomme son abandonnement. Depuis trente trois ans Il se prépare à être la victime des hommes... (Silence de Nazareth d'où Le chasse l'amour de Se donner, et ces trois ans de quotidien sacrifice au devoir d'état, à son devoir de Messie). Au Jeudi Saint, dans l'offrande du Pain et du Vin, Il achève le don de lui-même qu'il a si laborieusement préparé. Il le rassemble, et dans ses deux mains levées se résume toute sa vie. Il se livre... Et c'est le sacrifice que viendront garantir et l'Agonie, et le Prétoire et le Golgotha.

L'Agonie, le Prétoire, le Golgotha nous prouvent la profondeur de son sacrifice. Il s'est donné vraiment jusqu'à sa mort jusqu'à la mort sur la Croix. Quand le missionnaire s'embarque pour l'Orient, il sait quel sort l'attend, et qu'il y trouvera peut-être le martyr. Dès cet instant son sacrifice est fait, il a consenti au sort qui lui est réservé, mais si un jour il lui est donné de mourir pour sa foi, nous connaissons d'une façon éclatante que le don qu'il avait consenti de lui-même, allait jusqu'à la mort. Aussi le sacrifice de Notre-Seigneur certifie, que dans la messe du Jeudi Saint il s'est entièrement donné.

Nous accomplissons chaque matin ce même sacrifice du pain : il faut aussi que nous le garantissons, il faut aussi que notre vie, comme une Passion, l'atteste... et de ce côté encore, elle appartient à la messe, elle est de la messe. D'ailleurs les dernières oraisons, comme une nouvelle messe des catéchumènes la lient au sacrifice, et, en quelque sorte, la résumant à l'autel. Il faut que notre vie garantisse la vérité de notre sacrifice. Ne soyons pas ceux dont parle l'Imitation, qui suivent Notre Seigneur jusqu'à la Fraction du Pain, mais ne vont pas jusqu'à boire avec eux le Calice de la Passion.

La Messe nous oblige à être entièrement donnés. Elle exige que nous soyons l'objet d'un perpétuel sacrifice : des hosties. Non pas qu'elle nous demande des mortifications et des souffrances – la souffrance est bonne, mais d'une bonne « relative et empruntée ». Surtout ce que la messe demande est infiniment plus simple (tout ce qui est chrétien est surhumainement simple) : Elle demande que nous pratiquions entre les mains de Dieu l'abandon même de la petite hostie, que le prêtre prend et dépose, exalte et brise. L'hostie dans son apparence, dans sa forme et dans sa blancheur est comme le symbole et le résumé de la vie chrétienne, elle exprime parfaitement notre passion de tous les jours.

Si simple, de cette simplicité que seule l'âme des enfants peut approcher – et sans emphase – elle est silence, - sur la patène elle condense le silence dont nous devons emplir notre âme – toute blanche, et les neiges, et le premier rayon de l'aube, et les grands nuages l'été n'ont pas cette blancheur si simple, une blancheur silencieuse – Pure, simple, blanche et lumineuse sans éclat, et transparente dans la lueur des cierges, de la transparence des regards quand l'âme est toute offerte à Dieu. Elle est humble et elle est pauvre – si mince, si menue qu'on la disait comme tremblante et pauvre, et pauvre pour proclamer qu'on n'est jamais assez pauvre, surtout quand règne la richesse, et que la pauvreté complète, la pauvreté même en esprit, est la première béatitude : une simple bouchée de pain – et toujours offerte elle n'est que pour se donner. Nue comme la foi. Elle a la pauvreté, la simplicité, et dans sa blancheur le printanier de l'Espérance. Mais tissée de mille grains – et sans cesse renouvelée – et toujours sans se diviser – elle est l'inépuisable Charité.

Mais surtout elle est le Corps du Christ, elle est ce Christ dont chaque communion nous revêt, elle est ce Christ qui demain matin se partagera sans se diviser, en entier dans chacun de nous.

Offertoire de mon pays

Je suis un pays de coteaux, la courbure de ses vignes a tracé mon âme. O vignes bleues sous le silence de midi, quand l'air légèrement poudreux sent le silex, la ronce et, comme par taches, le parfum âcre du noyer. Vignes tendrement crayeuses de phosphate sur la terre d'un rose pâle, ombré de mauve. Ces vignes, mes doigts sont froissement de leurs feuilles.

Oui, je suis d'abord ce calme pays de vigne, coupé d'étroites vallées remplies jusqu'au bord de peupliers, tout entières elles en frémissent et scintillent, et leur murmure, colore le silence d'une nuance mélancolique. Au fond de ces vallées sinuent de secrètes rivières. La racine miraculeuse des saules y trempe, agrégeant au paysage les reflets de l'eau. Les rivières de mon pays sont herbeuses et comme amorties sous des joncs. À peine se distinguent-elles des prés charnus où le pied enfonce.

Mon pays est discret. Seul l'automne le pare d'une beauté ostentatoire. Alors les peupliers allégés dressent dans le ciel bleu des geysers d'or pâle. Les vignobles sont rouges ou d'un violet profond comme du sang. La lumière désormais atténuée n'amortit plus les couleurs. Elles vibrent. Elles bouillonnent comme le vin sur les foulons. Elles éclatent en une longue et rapide sauvagerie. Elles déchaînent des heurts foudroyants de symbole. Elles crient de joie.

Un seul coup de vent emportera la brève magie. Ce sera l'hiver.

J'aime en ce pays que chaque bruit soit intelligible. Chaque son, distinct et clair, coupe le silence sans l'altérer. J'entends le forgeron battre l'enclume, et le tonnelier le disque vibrant – le chariot lointain ne se signale pas par un roulement mais par une cascade de heurts. Même dans le lointain barrage, je discerne, plus ou moins grave, la chute des diverses gerbes d'eau. Le chant des saules est un minuscule cliquetis presque métallique.

Le soir glisse sur l'air liquide, battement par battement, la sonnerie des cloches. Elle dérive sur la vallée noyée d'ombre, d'où émerge en fuseau d'or les peupliers d'Italie. Elle s'insinue au lit rose de la rivière. L'annonce fulgurante à Marie n'est plus ici qu'un accompagnement sonore à l'allongement des ombres. Nul ne s'en trouble plus. Suprême recueillement d'un peuple qui ne prie plus, elle passe au-dessus du village dont le soir brunit les tuiles. Parfois, un des bœufs blancs en pâturage lève la tête. Nostalgie suprême de la crèche ? Lui seul l'éprouve encore.

Elles prient pourtant, les églises romanes aux noms chatoyants. Bouchon, Château, Chatelay et sa voisine Chanteloup, Lurcy-Levi qui fut une villa romaine, et Saint Menoud au debredinoir, et leur sœur ducale et royale Soucigny. Elles prient encore lorsque les hommes ne prient plus, les églises roses en plein centre, les basses églises fermes en prière. Un vieux curé lit mécaniquement un bréviaire dans le bourdonnement des abeilles. Elles prient.

Elles ne maudissent pas, elles intercèdent les églises. Avec le son des cloches quel nouveau millénaire ont-elles pleuré dans mon âme ? Quelle inclination vers la prière a creusé en moi leur voûte en berceau ? Quel appétit de Dieu a éveillé leur demi-jour ? La psalmodie de leurs piliers, la litanie des absidioles ont modelé en chrétien l'enfant imprécis.

Le soir nous y allions, notre vieux curé marmonnait des oraisons doucement besogneux. Une sœur sécularisée écorchait un Salve Regina. Et pourtant de belles nuits, - de belles nuits embaumées de tilleuls – plus vif brillaient les étoiles, messagères pour un jeune roi mage ignorant encore qu'il fut couronné.

Une fois de plus, en esprit j'ai parcouru les coteaux que je ne reverrai plus. Riouine au sommet de sa butte tapis contre le vent ses maisons basses. Le clocher de Ouateau dont la cloche fêlée chevrotte, égrène un Angelus hésitant. L'Allier glisse, unit entre ses berges de sable. Le pont s'y reflète dont les arches décrivent ainsi des disques de lumière. Seule altère la parfaite unité de l'eau, une souche argentée de vieillesse. Mais le triste instant décliné se

referme et d'une progression si uniforme que l'œil ne la perçoit plus le fleuve pousse sa masse vers le barrage.

Ma pensée, aujourd'hui, ne me mènera-t-elle pas plutôt vers les étangs ? Beauregard, tout bleu de ciel, mérite plus que jamais son nom. Les roseaux figurent avec leurs reflets des arcs nerveusement tendu. Mais dans les creux d'ombre où l'eau dormante s'épaissit de feuilles disjointes et de brunes herbes, éclosent des nénuphars. Blancs, leur pétale charnu légèrement duveté, ils ouvrent un calice d'or où des mouches brillantes bourdonnent. Les anophèles troublent le reflet des berges d'affleurements concentriques. Seule, entrefroissant quelques branches, une sarcelle... Sur l'étang repose un silence doré, chaud, légèrement vibrant d'insectes, un silence heureux et vivant.

Je marche sur les pas d'un enfant dangereusement solitaire. Il n'avait d'autre jeu que de suivre ces berges, de remonter, par les roseaux, d'un étang à l'autre, de contempler au ciel les nuages tout ronds de ces pays. Il n'avait d'autre compagnie que ces vignes, ces bois et ces eaux mortes. Que midi pousse les bœufs sous les gros chênes en boule, que le soir allonge à l'infini l'ombre des collines, il n'avait que vous, mon pays. Et vous l'emplissiez, vous le formiez, vous fûtes son compagnon, son maître et peut-être aussi son amour. Mais où est-il cet enfant ? Qu'en survit-il, hormis ces images que je suscite et que je parcours, attendant l'heure ultime où je me rejoindrai moi-même dans votre Transfiguration, mon pays ?

Voyage de noce

Saint Jean de Luz

30/06/41

Assis tous deux sur la banquette de leur sleeping, ils regardaient le paysage rouler par nappes successives des champs bleus, des vergers mousseux, d'éclatantes traînées de colza ou de coquelicots. Elle s'était longuement amusée avec les bibelots du confort, nouveaux pour elle : l'armoire aux godets pendus, les combinaisons de lampes. Le soin avec lequel tout était calculé pour tenir le moins de place répondait à son sens de l'ordre. Elle en éprouvait une satisfaction profonde comme s'il ne s'agissait pas de la demeure d'un soir, mais qu'elle fut installée pour un séjour indéfini. Cet ordre et comme cette conscience des choses lui étaient un présage de son bonheur.

Lui ne parlait pas. Elle se réjouissait de ce silence, signe de parfaite confiance pensait-elle. Elle s'en inquiétait aussi. Était-il vraiment heureux ? Elle aurait voulu connaître tout le sens de ce regard vaguement absent, heureux sans doute, qu'il promenait sur les campagnes, la tête mollement abandonnée sur son bras. Interromprait-elle cette rêverie ?

« A peine quelques toits font comme un archipel »

Elle connaissait ce vers qu'il murmurait devant un village de Beauce tout blotti dans les ailes de son église. Elle ne savait plus de qui était ce vers, mais n'osait pas le demander. « On ne peut décidément traverser la Beauce sans penser à Péguy dit-il. De Paris à Orléans il se situe tout entier ». Le vers était donc de Péguy. Maintenant il allumait la belle Dunhill qu'elle lui avait donné lors de leurs fiançailles. Elle se rappelait l'émoi de la choisir. Elle connaissait si peu son fiancé alors. Le connaissait-elle à présent. Mille aspects de son caractère, qu'elle aimait tous lui revenaient en mémoire : elle ne les raccordait pas bien. Il était si grave et si enfant. Par moment, elle le pressait contre elle pour le protéger, sentant pour lui s'éveiller tout l'instinct maternel qui sommeillait en sa chair. Pourtant elle le sentait tellement le maître, le guide sûr en qui se reposer et qui vous malmenait un peu. Jeune fille très libre, elle s'émouvait et se réjouissait à la fois de se sentir domptée.

Pour lui sa rêverie n'allait pas plus loin que la journée de la veille. Il revoyait ces visages, défilant comme un cinéma trop rapide à la sacristie. Il savourait la joie qu'il avait eu de présenter pour la première fois sa femme. « Ghislaine était trop fardée » dit-il soudain tout haut. Alors ensemble ils repassaient les étapes de ce jour attendu et redouté, avec un mélange de regret et de joie à l'avoir dépassé. « Que la vie est belle » murmura-t-elle.

Oui, la vie était belle. Il la serra contre lui, heureux de ces premiers souvenirs communs. Elle s'abandonnait. A quoi bon penser puisqu'il était là contre elle. Elle frottait de sa joue la nuque rase, dont le petit froissement de brosse l'amusait. Il sentait la lavande et le tabac. Doucement elle appuyait ses lèvres sur son cou.

X

XX

Elle s'éveilla dans le grand clapotis d'eau qu'il faisait à sa toilette. Demi-nu il s'étirait dans la joie de se rafraîchir. Des gouttes coulaient le long de son dos soulignant les muscles. Elle se sentit soif d'être pressée contre lui. Comme pour lui répondre, il s'assit – tout humide encore – sur le lit. Ce premier baiser était aussi frais que le jeune matin.

On arrivait. Ils avaient vu la mer, étincelante et dure comme un métal. Jusque dans le train montaient des bouffées d'odeur. On passait entre des balustrades de roses. Derrière les hortensias les montagnes étaient plus bleues. Dans ce paysage inconnu son mari lui appartenait davantage pensait-elle. Elle le sentait tranché de tout ce qu'elle ne connaissait pas de sa vie. Elle était sûre d'être vraiment le centre de sa pensée. Elle était pour lui le sens même de ces campagnes comblées et tout en elle débordait de joie.

Ils étaient déjà installés dans leur chambre, devant la mer. Une chambre aux meubles luisants comme dans l'Invitation au voyage. Elle avait eu la première la réminiscence du poème qu'il lui récitait souvent et était heureuse d'avoir pu lui montrer ainsi qu'elle entrait dans son perpétuel jeu littéraire. À présent elle rangeait, réunissait le bouquet d'hortensias dans le pot de grès, sur la table. Elle prenait possession de ses affaires à lui qu'il avait négligemment jetées hors de la valise. Elle prenait ainsi comme une hypothèque sur son amour.

Lui restait couché sur le lit, dans son égoïsme de jeune mâle satisfait. Il aimait cette présence féminine qui ordonnait la vie autour de lui. Il songeait vaguement à son travail, aux vers qu'il écrivait dans le repos de cette présence. Elle pensait déjà aux chemises qu'il faudrait repasser pour qu'il soit plus « net » (un mot qu'elle employait souvent). Leurs pensées allaient si parallèles se mêlant et se répondant comme au concerto le violon et l'orchestre.

Ils se taisaient. Mais tous deux sentaient qu'il s'était créé entre eux quelque chose de plus puissant que leur amour, quelque chose à quoi il dépendrait d'eux qu'ils lui donnent le visage même de l'amour : une habitude. Ils avaient en commun la place de leurs vêtements dans les armoires. La table où ils travailleraient, le fauteuil où elle lirait en attendant. Une même pente entraînait leur vie, les confondant. Un réseau de petits faits les liait.

Leurs lèvres avaient un goût nouveau ce matin-là. Le goût d'un amour qu'aucune inquiétude ne pouvait plus altérer.

Mon enfance !

Je n'ai presque rien que je ne lui doive. Vois-tu, je suis toujours l'enfant un peu triste qui, les soirs de printemps, aspirait à en perdre haleine l'odeur du lilas. Et chaque printemps l'odeur du lilas me restitue cet enfant triste. Que serait-elle pour moi sans le souvenir de mon enfance ? Serais-je capable encore de m'émouvoir jusqu'aux larmes pour un parfum dans la nuit ?

Clair de lune de mon enfance avec les longues prairies bleues. On entendait sur deux notes chanter les reinettes et dans le fond de la nuit le lointain barrage. Un peu de brume étincelait vers l'horizon...

Je ne puis te dire mon enfance. Trop lourde est la gerbe des images pour que simplement je la dénonce devant toi. Hélas ! Je n'appartiens plus à ce monde des enfants. Le paradis s'est fermé devant moi et l'ange en garde jalousement la porte. Ne pourrais-je jamais l'ouvrir ?

Pour entrebâiller le battant, il est une chanson. Ma mère me la chantait pour m'endormir quand j'étais malade :

Il était un petit navire,
Il était un tout petit gars.

Elle était triste cette chanson. Le petit gars s'en allait au pays des rêves, sur son bateau – un morceau de hêtre – et le petit gars chavirait.

Du petit gars ne faut pas rire,
Ami nous mourrons de ton mal,
Chaque jour un de nous chavire,
En courant après l'idéal.

Parvenu à cette strophe j'étais pris de sanglots. Et si ma mère étonnée voulait me chanter une autre chanson, par exemple :

Là-bas dans l'armoire,
Y a une belle poule noire...

Je la suppliais de cesser et de chanter encore le petit navire.

« Qu'est-ce que l'idéal, « maman », lui demandais-je. Je ne sais plus bien la définition que ma mère me donnait. Mais je sais que si je suis poète aujourd'hui je le dois à cette chanson.

Excuse-moi. J'ai trop parlé de moi ce soir. Ce n'était pas mon dessein. Vois-tu, malgré soi, on cherche à tirer du tombeau un peu de ce jeune homme mort à vingt ans que l'on fut. Je vieillis...et puis je voulais te dire de ne pas oublier ton enfance, de t'y confronter. En es-tu digne encore. Es-tu vraiment le frère de cet enfant si pur ou que tout le monde aimait. Il est une pierre qui tient si l'air est souillé. Que ton enfance soit pour toi cette pierre.

La tapisserie de Bayeux

La tapisserie de Bayeux a échappé aux Allemands. Pendant quatre ans ils l'ont réclamée, et pendant quatre ans on a pu la leur dérober. Aujourd'hui qu'on l'expose comme

triomphalement au Musée du Louvre elle en acquiert une valeur symbolique. Et ne représente-t-elle pas un débarquement ? Ce débarquement en Angleterre que les Allemands n'ont pas osé, mais aussi ce débarquement de nos alliés, qu'eux, ils ont mené à bien.

Curieuse histoire, celle de ce tissu brodé. On l'appelle la Tapisserie de la *Reine Mathilde*, et ce n'est pas une tapisserie, et la Reine Mathilde n'en est pas l'auteur. Peu importe d'ailleurs. Ce long tissu de 70 mètres sur 0 m. 50, divisé en trois registres, nous conte, entre deux frises truculentes sur les fables d'Ésope, la conquête de l'Angleterre par le duc Guillaume. Exactitude du décor, costumes, armement, habitation, c'est un document remarquable sur le XI^e siècle. Mais surtout, c'est une des plus belles pages de notre art. Elle égale les verrières de Chartres, les chapiteaux de Vézelay.

D'abord son rythme. Tout est mouvement dans la tenture de Bayeux. Et chacun des groupes se compose avec équilibre. Et puis ce réalisme en dehors de la réalité ! La tapisserie de Bayeux tend à un réalisme d'une nature plus subtile que la reproduction académique des choses. Par dessus la Renaissance et justement cet académisme qui en découle elle rejoint notre art moderne. Comme lui elle « effore » plus de saisir l'essence des choses, leur rythme, plus que leur aspect immédiat. Et c'est le même souci de synthèse. Quelques lignes, c'est la mer. Nous le savons tous, et nous la voyons bien mieux, nous la sentons bien mieux, que dans je ne sais quel chromo glacé d'exactitude.

Les sept ou huit tons de la tapisserie sont assez fanés, mais on l'imagine, dans sa bigarrure étincelante, vierge de ces restaurations qui par endroit la défigure (Oh ! cette lourdeur des restaurateurs qui veulent trop expliquer et ne consentent pas que les chevaux soient bleus !). Il ne faut qu'un très petit effort pour la voir ainsi, rutilante dans toute la joie de Moyen-Âge à sa naissance.

Les vivants et la vie...

Les dalles qui couvrent les morts sont un refus. De ceux que nous avons aimé, elles ne nous livrent rien. Nous avons gardé l'image d'un sourire. L'inflexion basse d'une voix, un soir de confiance, vibre encore. Mais ici, devant ces tombes, nous ne la voyons plus, nous ne l'entendons plus. Alors, qui vous emmène dans les cimetières, foules de la Toussaint, avec l'éphémère libation d'un bouquet de fleurs ? Qui vous presse ici, dans l'odeur pourrissante des chrysanthèmes et des feuilles mortes ? Est-ce seulement l'ancestrale piété, ou peut-être un sentiment plus subtil ? À tous ces défunts anonymes qui se refusent, ne voulez-vous pas demander qu'ils élucident un mystère ?

O foules qui ne vivez pas, ne venez-vous pas demander aux morts les secret de cette vie que vous côtoyez ? Ils la connaissent peut-être enfin, les morts. L'innombrable effusion des fleurs, la sourde germination des graines, le flux et le reflux de la mer, et soudain, dans le cœur, cet appel, cette volonté de briser la gangue et d'atteindre à la plénitude, tout cela n'est trop souvent pour ceux qui se croient vivants qu'un décor ou le cri d'une incompréhensible musique. Ils n'y participent pas. Les fleurs frôlent leurs yeux et leurs mains, la vague s'élève et retombe, la vie s'offre... mais ils n'osent pas la suivre.

Parfois pourtant. C'était un de ces soirs incolores de septembre. Il s'est fait, entre le cœur apaisé, oublieux pour la première fois de l'instant, et la nature à l'extrême de sa maturité, un accord. Le Temps, qui nous dérobe la vie, s'est comme résorbé. Et elle est en nous, tout autour de nous, nous l'étreignons, nous la communions. Le corps ne nous est plus une infranchissable barrière, mais un merveilleux instrument de perception et d'échange. Poreux, il n'obstrue plus notre âme, qui librement en déborde et s'identifie à la vie de partout ambiante...

Une branche qui casse, l'aboiement d'un chien... C'est fini. L'enchantement s'est dissout, s'est défait comme les éphémères châteaux des nuages. Et nous nous retrouvons à côté de la vie, enfermé dans le réseau de nos habitudes mesquines jusqu'à ce jour où enfin, le corps soudain muet et inerte et le quotidien dépassé, et nous la retrouvons, la vie, dans l'aube toujours croissante de la mort.

La consolation du voyageur

La Croix 25/05/1966

Je m'irrite parfois lorsque des amis me disent : « Tu es heureux de toujours voyager ! » Ils ne mesurent pas la fatigue de trop de climats contrastés. Quand on part le thermomètre indique « moins dix ». On trouve « plus quarante » à l'arrivée. Cette fatigue, l'usure de mes bagages pourrait servir d'étalon pour l'évaluer. Mais peut-être mes amis m'imaginent-ils rêvant en pirogue sous les palétuviers de Loti, ou bien écoutant ce murmure des filaos qu'évoque Baudelaire dans un des Poèmes en prose ? Le voyageur moderne, qui circule pour ces affaires, écorche la surface des continents de capitale en capitale. Il passe d'un interchangeable hôtel à l'autre, et des buildings identiques l'accueillent pour des démarches toujours les mêmes. O mes amis ! Pourquoi votre contresens romantique sur notre terre banalisée ? Me prêtez-vous vraiment l'aspect de « ces marins sur les mers du levant, Qui voguaient sans savoir que la terre était ronde ? »

Vous avez quand même raison de m'envier, pourtant. Non pas pour l'exotisme des paysages, puisque je ne franchis plus les faubourgs des villes, mais pour ma joie de côtoyer toute l'humanité. L'avion en abolissant les distances n'a pas supprimé les rencontres, il les facilite même, et l'indifférent complet veston ne cache pas la merveilleuse diversité des âmes. J'égratigne à peine les Continents, mais au hasard d'une rencontre avec un ministre ou d'un bavardage avec mon boy, je communie à l'humanité. Est-ce illusion s'il me semble comprendre chaque fois quelque chose de plus de ces hommes et toujours plus recevoir d'eux un message ? Les gratte-ciel masquent la brousse et la rizière mais non ce qu'elles ont imprégné dans toute leur chair, même des plus occidentalisés des Africains ou des Asiatiques. Chaque voyage, je perçois mieux ce que m'apporte ce message.

Surtout, communiant davantage à tous les hommes, je perçois combien est grâce leur diversité, même si l'Adversaire en tire mépris et racisme. La vraie consolation du voyageur est qu'il participe à plus d'humanité. Il découvre, et c'est sa joie même physique, la vraie valeur de la diversité et de la complexité des hommes : par elle, ils sont à la ressemblance de Dieu, vitrail brisé dont les fragments rassemblés recomposent vaille que vaille l'image initiale. Il faut toute cette complexité pour capter un certain reflet de la Simplicité de Dieu. Il faut cette diversité pour une approche de Son Unité. Il faut les sinueuses situations de l'Histoire pour évoquer son Éternité.

Alors, ces hommes divers, opposés, portant en soi, même s'ils les ignorent, des traditions disparates qui leur font drainer les millénaires de l'Histoire dans son hésitante convergence, ne forment plus de tous leurs visages qu'un unique Visage, le seul par lequel nous soyons devant la Face du Père, celui que dans la folie de son amour¹ Il recompose de nos dissemblances pour ne voir en nous, malgré nos souillures, que le Bien Aimé de Sa complaisance.

¹ Saint-Augustin

Cantate pour une mort d'été

11/7/1966

Chronique pour les temps modernes

Quand viendra mon heure de mourir, j'aimerais que ce fût par un plein été.

J'aimerais que la terre, quand s'y mêlera mon corps, eût revêtu sa parure de feuilles. L'épousaille de la création, qui gémissante m'attend, je la souhaiterais dans la nuptialité des champs en fleurs.

Les cimetières des villes nous ont volé notre mort. Je hais cet appareil de couronnes en celluloïd, de chapelles en forme de cabines de bains, de grilles et de statues par quoi, à force de mauvais goût, nous tentons de cacher la mort et les morts. Vous que j'aimai, je ne vous retrouve pas dans ce bazar ni sous l'ombre maigre des sycomores, (ils ne sont beaux que ces quelques jours où l'automne et le printemps les habillent d'une même pourpre). Vous n'êtes pas derrière ces pots de cinéraires aux corolles bêtement accotées comme des pensionnaires en promenade dominicale.

L'été me donne le loisir de penser à vous. Je vous reconnais dans cette allée que vous avez prise, comme dans cet objet que vous aimiez. Ouvrant, vingt après que ma grand'mère nous eût quittés, sa boîte à gants, j'ai retrouvé son odeur. Vous êtes, hélas, chaque année plus nombreux pour m'accueillir en ces moments de loisir que seuls m'accordent juillet et août, puisque septembre me reverra sur les routes du monde, dans la confusion des hémisphères et des saisons.

Et puis, l'été, nous cessons un moment de nous agiter. Pour nous masquer la mort nous ne multiplions plus les « divertissements » parfois baptisés devoirs, aussi factices que les couronnes de celluloïd. Dans le loisir, la durée prend une densité, je dirai presque une certaine valeur d'absolu. L'instant existe. Nous le vivons sans nous encombrer d'un avenir factice, forgé à coup de projets. L'instant, soudain pur, devient le reflet de l'éternité.

Surtout c'est l'été qui parle vraiment de la mort, car il parle de résurrection. La terre prophétise, dans l'exubérance de ses feuillages retrouvés, la résurrection de notre corps. Elle nous dit la beauté qui sera la nôtre. Elle entonne l'alléluia que nous clamerons. Azur, azur de la mer toujours jeune pour notre jeunesse éternelle ! Neige éclatante des montagnes, blancheur incandescente de leur cime pour notre pureté enfin conquise ! Le vent qui moire les blés et les frissons se poursuivent, le vent qui gonfle la voile et le bateau cingle dans la vague annoncent le vent qui nous emportera toujours plus avant dans une splendeur toujours plus neuve.

En un premier matin de vacances

La Croix 10-11/07/1966

Chaque année, quand revient l'été, je célèbre dans l'intimité de mon cœur le jour où je découvris la beauté.

À quel âge ? Peut-être neuf ans. L'année scolaire terminée par l'ennuyeuse distribution des prix, nous étions arrivés la veille dans notre campagne, à la tombée du jour. Après un dîner hâtif on m'avait aussitôt couché. Ce matin inaugurerait donc vraiment les vacances. Elles s'étendaient devant moi toutes pleines, inentamées, presque infinies. En moi leur joie se confond avec la radieuse maturité des choses, avec le feuillage si épais que les arbres en apparaissaient comme gonflés. Les marronniers surtout pesaient sans faille jusqu'au sol où rampaient leurs plus basses branches. Mais dans l'air immobile vibraient quand même, scintillant de mille étincelles, les peupliers.

J'avais déjà retrouvé mes trésors des années passées, des jouets un peu étranges, car on ne m'en donnait pas de neufs et ils dataient de quelque grand-oncle, ainsi cette bicyclette toute en bois aux pédales directement montées sur la roue avant. J'avais retrouvé mes chiens, bâtards affectueux et très en poil où dominait le berger briard. Je leur dois sans doute d'avoir gardé jusqu'à mon âge mûr un goût attendri pour les jouets en peluche : ils leur ressemblaient dans leur allure pataude et bonasse. Mais je possédais d'autres trésors, d'autant plus précieux qu'apparemment inutiles : un caillou de quartz (la lumière jouait dans ses lamelles brillantes), un bâton où les vers avaient tracé de mystérieux idéogrammes, des silex dont le frottement suscitaient une excitante odeur de feu. C'étaient machines à rêver.

L'inventaire achevé, je me sentis un peu vide, désemparé de devoir choisir entre trop de joies. Désœuvré, je traçais de mes pas un dessin régulier sur le ratissage des allées. En composerais-je une marelle ? Chercherais-je de nouveaux trésors ? Ou bien exalterais-je ma solitude en quelque rôle de Robinson sous un marronnier, bas et touffu, promu île déserte ?

C'est alors que soudain le monde devint si beau, devint surtout si proche de mon âme. Soudain, il n'était plus seulement un décor où se déroulait mon existence de menus travaux et de jeux. Étais-je un peu ivre de l'odeur lourde, stagnant par nappes, des tilleuls ? Je me sentis pénétré par les prairies que le jeune matin duvetait de brume bleue, par le silence surtout – un silence velouté du bourdonnement des abeilles. Je me sentis poreux au bonheur des choses, et c'est *en moi* qu'au moindre souffle d'air chantaient les saules. Le soleil était *dans* mes mains. Il y insinuait sa caresse. L'air, léger encore, m'emplissait les poumons jusqu'à m'en griser. *J'appartenais* à ce paysage. De tout mon corps, de toute mon âme *j'y communiais*. Je soupçonnai que ma dimension d'homme était plus grande que moi. Des poussières se faisaient paillettes d'or dans un rayon de lumière. Elles naissaient ou mouraient d'entrer dans ce rayon ou d'en sortir. À les voir (oh ! bien obscurément !) je devinais que ma vie trouvait aussi dans je ne savais quelle lumière, un sens. Je n'aurais certes su le dire, mais je l'éprouvais : une minute si intense qu'elle s'est incrustée en moi et j'en vis encore. Ce n'est pas la faculté de sentir qui fait prodige le petit Mozart, mais la faculté de dire ce qu'il éprouve, car tout enfant est un Mozart. Et parce que l'odeur des tilleuls m'était soudain communion, comme m'était communion le bruissement lointain de l'Allier, je sus ce qu'était la beauté : je me découvris au cœur d'un amour.

La prière des étoiles

La Croix 21/7/1966

L'été nous a rendu les étoiles.

Tout l'hiver, la ville les a cachées. Elle les a tuées à coup d'enseignes au néon. Le ciel des villes n'est qu'une opaque tôle rougeâtre fermant comme une trappe le goulet des rues. Partout, retentissants comme des cymbales, de brusques éclairs (les vitrines, les phares et l'immense prostitution publicitaire) assassinent la nuit.

Mais ce soir, autour de mon Betex-d'en-Haut, d'où j'entends l'Avre gronder dans sa descente vers le Léman, les étoiles ont ressuscité. Les voici, de droite et de gauche rassemblées, ces constellations que je ne parviens jamais à identifier, mais dont chaque nom chante un poème : *Orion, Véga de la Lyre*, et vous planètes aux appellations de dieux.

Et c'est un enfant aux cheveux blancs qui vous regarde le cœur inchangé, étoiles dont je mesurais la lente ronde autour du ciel ces nuits de début d'été trop belles pour qu'on ose m'envoyer dormir. Par la grâce de votre regard, chaque nuit de juillet m'est un retour à l'adolescence et la rêverie confuse d'autrefois sourd en mon âme. Nuits éphémères, mais si soigneusement encloses en mon cœur qu'elles renaîtront avec moi dans l'Éternité. Je vous tiens en mon cœur avec mes plus secrets trésors, la *II^e Symphonie*, de Brahms, le *Concert*

champêtre, du Giorgone, et ce jour d'automne à Venise où, sortant des profondeurs aux ors noyés de Saint-Marc, nous vîmes l'île San Giorgio, comme un archange aux ailes de roses, suspendue dans le double azur confondu de la lagune et du ciel.

Ce soir, au Betex-d'en-Haut, vous m'apportez aussi les nuits de mon Afrique. J'aime à parcourir, après la brusque tombée du soir, ses longues plages désertes, où sur le sable si clair qu'il semble garder avec la chaleur du jour un peu de sa lumière, s'étire la masse sombre des pirogues. Alors, je cherche la Croix du Sud, qui me fit tant rêver quand, en classe, on nous lisait le *Sommeil du Condor*.

Vers l'horizon, je la retrouve, aussi familière que sa jumelle boréale la Grande Ourse. La première fois que je la vis, j'avais vingt ans, et c'était après un jour de navigation sur cette mer Caraïbe dont les sargasses tachaient l'acier d'immenses plaques de rouille.

Étoiles vous avez balisé ma vie et mes rêves. Surtout, même aux pires heures, vous m'avez rassuré de votre amour. J'ai toujours su qu'amour était votre regard sur moi. J'ai toujours su, même aux pires heures, que vous étiez les nœuds d'argent d'un immense réseau d'amour tendu tout autour de moi. Je suis aimé. Toute cette création – les nébuleuses et le tourbillon des galaxies comme le plus humble caillou de la route – aspire vers moi. Ah ! comme la Cour attend que passe le Roi, vous m'attendez et vous m'espérez. L'obscur veine d'amour qui fraie sa route dans les atomes chemine déjà vers cet homme que le Fils de l'Homme a lié à Dieu. O constellations agenouillées devant l'homme pour qu'il répète votre message et l'authentifie du sceau de l'Esprit ! Ce soir, sur cet éperon de montagne, au carrefour de cinq vallées toutes convergentes vers moi, je lève les mains comme les bergers de Chaldée et j'offre, lui prêtant ma voix, votre muette prière.

Pour ceux qui ne partent pas

La Croix 27/7/1966

J'éprouve de la gêne, dans ces chroniques, à évoquer le plaisir des vacances devant certains qui ne partent pas. Je l'éprouve d'autant plus que, parfois, je n'ai pu prendre de congé. Fort d'une expérience qui me fut pénible, je voudrais confier le secret de tirer quand même une joie de l'été.

D'abord, à présent dans toutes nos villes les jardins sont beaux. Depuis une décennie quel progrès dans leur art ! On ne le loue pas assez à mon sens. La variété des fleurs s'est développée. Au printemps, naguère, tous les rhododendrons étaient mauves. J'en vois désormais de roses, de feu, de jaunes, de pourpres. En ce moment même j'admire, au Parc Monceau, la nouvelle disposition des fleurs, semées comme au hasard sur les pelouses, tandis que leur répond la mosaïque des parterres. Ces présentations divergentes ne se nuisent pas. Elles jouent au contraire en contrepoint. J'admire la variété des essences, le violet rougeoyant des prunus tranchant sur le vert aigu des saules pleureurs. Tous les enfants ne s'en sont pas allés : j'entends leur pépiement mêlé aux trilles des oiseaux.

Ne parlons plus de ces jardins. Ils évoquent la campagne et peuvent nous en donner la nostalgie. Mais en dehors d'eux, même dans les rues de nos faubourgs, tout est si beau quand on sait le voir. C'est grande tristesse que nous ne croyons pas au bonheur, car nous ne le cueillons pas quand il vient. Qu'est-il de plus émouvant, pourtant, qu'une simple branche par-dessus un mur, quand ses feuilles cisèlent, en transparence dans le soleil, le délicat appareil de leur nervures ? Qu'est-il de plus émouvant, parfois, qu'un simple verre sur un coin de table, un fruit, un pichet de grès ? Nous admirons à juste titre, de Baugin à Cézanne, les « natures mortes » de nos musées, mais nous sommes entourés de Baugin et de Cézanne, que nous ne regardons pas ! Plus humble encore, une tache d'humidité sur une cloison peut être belle et composer un *Franz Klin* ou quelque *Vieira da Silva* lourd de rêve.

C'est notre accueil qui fait la beauté du monde, ce sont nos jeux qui le parent, c'est dans notre esprit qu'il trouve son harmonie de formes et de couleurs. Pourquoi refuser une joie qui nous attend tous ?

J'ai connu dans ma jeunesse une très vieille dame, amie de ma mère. Elle portait une des grands noms d'Europe centrale. Elle avait perdu une immense fortune et s'efforçait de subsister grâce à des leçons d'allemand et d'italien, que son âge l'empêchait de trouver. Pour l'aider, on me fit apprendre l'italien, et je renâclais à ce surcroît d'étude. Depuis, je m'en suis réjoui puisque Dante chante pour moi dans toute sa musique. Mais dès cette époque je recevais ma compensation. Un matin, cette vieille dame arrivait toute vibrante parce que, Chaussée d'Antin, elle avait croisé une midinette dont les tresses offraient les mêmes reflets que la chevelure fameuse de l'Impératrice Élisabeth, son amie. Un autre matin, cette ancienne habituée de l'Achilleion me décrivait avec émoi l'éclosion d'un lilas dans le square de la Trinité ou me contait le jeu des oiseaux dans une mare. Jamais elle ne rappelait, pour le regretter, son passé d'opulence et de grandeur, mais elle vivait l'instant comme un don de Dieu. Je lui dois un peu d'italien, mais surtout une autre leçon : prendre la joie dès qu'elle se présente.

Les premiers contestataires

La Croix 17/10/1968

Mon propos n'est pas d'aborder au fond les problèmes posés par la régulation des naissances. Je voudrais seulement rappeler une donnée qu'on oublie trop dans la discussion : cette donnée, c'est la joie.

On nous parle sans cesse de devoirs. On aune leurs formes, leurs variations et leurs rigidités. Mais au-delà du devoir, et beaucoup plus réelle que lui, se situe la joie de la paternité. Je pense que si, de part et d'autre, on était plus attentif à cette joie, beaucoup d'oppositions se résoudraient. Car il y a d'abord ceci : la plus grande joie qu'un homme connaisse, une joie qui du fond des siècles lui monte des entrailles et se renouvelle à chaque naissance : le miracle de la vie. Soudain un homme de plus. Soudain ce petit être criard, mais qui nous projette dans tous les millénaires de l'avenir.

Oui, une joie que chaque naissance renouvelle, une joie à chaque naissance plus extasiée. Toute la société devrait la partager : elle est le meilleur remède à ses scléroses. Nous autres, familles nombreuses, sommes le vrai défi à la société de consommation, une contestation plus efficace que les kilomètres de barricades. Contre cette société et son éthique immorale, nous avons choisi la pauvreté, au moins relative : que de voitures et de fermettes renoncées, que de croisières rejetées, quelle ignorance des gadgets – et pour les moins favorisés, quel confort quotidien négligé, quelles fatigues accumulées, que de nuits d'anxiété, quand la profession se fait chancelante ! Le mot « prolétaire » rejoint, dans toute famille nombreuse, son sens étymologique.

Nous familles nombreuses, contestons la société de consommation parce que l'ascèse est de notre nature. Nous la contestons parce que la première loi, pour grands et petits, c'est l'effort. C'est une dimension différente que, par état, nous introduisons dans la société d'abondance. Et si les jeunes désirent le danger, le voici : cet équilibre chaque jour remis en cause pour assurer aux siens une situation décente.

La société de consommation est d'abord une société vieille, adipeuse de biens inutiles : un organisme engorgé de richesses mortes. Nous sommes la vraie jeunesse, et même l'aïeul. Le voici, nous voici, ouverts, poreux, à tous les vents de l'adolescence. Ils nous pénètrent et ils nous animent. Comment au milieu de ces jeunes gens ne pas être au courant des idées neuves, ne pas communier aux forces en germe dans leur cœur et qui demain

changeront le monde ? Pendant les événements de mai, j'ai vu, autour de moi, un clivage s'opérer entre les hommes suivant qu'ils avaient ou non des enfants dans cette mêlée. Certes, nous n'admettions pas tout, mais nous savions voir derrière les erreurs mêmes des vérités plus profondes, et d'abord, comme le prier de Taizé en témoigne dans un livre tout récent, ce fait que jamais jeunesse n'aima tant le Christ. Dans cette révolution de mai qui fut et qui est tout autre chose que des échauffourées de rue, nous avons su voir un signe et nous nous y sommes reconnus.

Aucune des bénédictions de l'Ancien Testament n'est abolie. La promesse engagée sous le ciel de Chaldée fourmillant d'étoiles nous demeure. Je pense à ce juste mort cet été – c'était le père d'un de mes amis. Ses petits-fils l'ont porté eux-mêmes dans l'église, tandis que ses quatre-vingt descendants entouraient son corps. La contestation de toute une vie s'était transformée en triomphe.

Paternité

La mer s'étale en une nappe plus claire que le ciel et si lisse que glissent comme sur une surface de glace, fondues dans les transparences bleutées de la brume, des voiles blanches. Seule ponctue l'espace une barque couleur d'orange, qui éparpille, évocation anachronique de Venise, une guirlande de reflets.

Bonheur des plages, un tel matin. Toile du premier Derain, les maillots disséminent des touches intenses en un kaléidoscope de couleurs et de lumière. Dans le délice de son jeu un skieur déchire la soie des eaux. Au silence du grand soleil, sur le sable le ressac murmure à peine en égrenant ses diamants de lumière. Beau corps viril que le sport a coulé dans le bronze même des antiques, un jeune père y baigne son petit garçon. L'enfant tout nu s'accroche et crie.

Nos musées sont pleins de « maternités » touchantes et parfois sublimes. Pourquoi, à ma connaissance, l'art occidental n'a-t-il jamais peint ou sculpté une « paternité » ? Peut-être parce que, contrairement à la Madone, le groupe de l'enfant Jésus et de Saint Joseph ne l'a guère prétexté, un préjugé ridicule et même blasphématoire ayant fait de Saint Joseph un vieillard, alors qu'à la naissance du Christ il devait, selon la coutume de l'époque en Israël, approcher de ses dix huit ans. À peine un jeune duvet fleurissait son visage...

Ce préjugé nous a privé de scènes qui eussent été belles. Hélas ! Nous connaissons encore moins de « paternités » profanes. Pourtant, comment cette tendance de l'homme fort n'inspira-t-elle aucun poète de la pierre ? ni l'opposition de la petite chair élastique et de la musculature où elle se blottit ? ni ce jeu de tout le corps pour lancer et reprendre l'enfant qui rit de peur confiante ?

Je sais bien que l'âge classique n'a pas aimé les enfants (Saint-Simon se gausse d'un père attristé d'avoir perdu ce qu'alors on appelait non pas un fils mais un « maillot »). Quand même, n'éprouvait-on pas une joie analogue à celle que j'ai connue jadis, jeune père que le Samedi évadait de l'ennui du bureau torride, en retrouvant mes enfants, en dressant pour eux des châteaux de sable armés de galets et de varech ? Alors pourquoi aucun génie ne l'a-t-il su traduire ?

Plaidoyer pour de jeunes pères

La Croix 25/2/1970

Dans beaucoup de maternités et de cliniques sévit un préjugé tenace : les pères ne doivent pas assister à la naissance de leur enfant. Infirmières et sages-femmes les expulsent

avec vivacité voire brusquerie, comme si elles exerçaient une obscure vengeance. Et tandis que leur femme souffre et que leur fils ou leur fille vient au monde, les hommes arpentent de long en large les couloirs, allumant les unes aux autres des cigarettes seulement à demi consumées.

Certes, pour les six naissances de mes enfants, je suis parvenu à pénétrer dans la chambre de travail, mais toujours au prix de longues discussions et, parfois même, d'une gymnastique. Je n'use pas d'une image : il m'advint de grimper le long du mur pour profiter d'une fenêtre ouverte.

De quel droit pourtant nous, pères, nous fruste-t-on de la plus forte joie qui nous soit offerte ? Car est-il minute plus belle, pour un homme jeune, que celle où naquit ce fils pour nous continuer à travers les siècles ? Est-il minute plus belle que ce premier cri qui atteste qu'un homme de plus est sur terre ? Est-il minute plus belle que d'assister au miracle d'une vie nouvelle ?

Il n'y avait rien, et tout à coup cet être – laid généralement, poisseux, ridé, rougeâtre – mais **vivant**. Une joie monte aux entrailles, de beaucoup plus loin que nous-mêmes. C'est la joie des patriarches bibliques, une joie que des millénaires ont inscrite jusque dans notre chair. La joie la mieux partagée, la plus universelle et la plus humaine aussi : dans le règne animal, bien des espèces ne connaissent que le sentiment maternel.

Et cette joie on la blesse, on l'ampute. On lui substitue l'annonce impersonnelle : « C'est un fils » ou bien : « C'est une fille », en ajoutant inmanquablement, quelques soient les circonstances : « Il va très bien. Votre femme se repose, mais vous pourrez entrer bientôt ».

Cette joie répond à un devoir. Or trop souvent, même dans les maisons chrétiennes, on nous en interdit l'accomplissement. N'est-ce pas un péché contre l'amour conjugal que séparer maris et femmes en cette heure d'anxiété, de souffrance, puis de joie ? Ne nous rend-on pas infidèle au « oui » de notre mariage à ne pas permettre que nous vivions ensemble cette heure parmi les plus hautes de notre existence ?

Je l'écris spécialement pour les religieuses qui avec le plus grand dévouement, et la plus sûre compétence, tiennent des maternités : ne savez-vous pas, mes Sœurs, que Saint Paul nous enjoint d'aimer notre femme comme le Christ aime l'Église ? Or, est-ce l'aimer comme le Christ aime l'Église ? Or, est-ce l'aimer comme le Christ aime l'Église que la quitter en un tel moment ? Dans des mouvements et des groupes de foyers, on nous apprend à développer notre amour et en même temps, dans des maisons chrétiennes, on nous éloigne de la pièce où notre femme vit la merveilleuse agonie d'enfanter un homme ! « Un enfant nous est né, un fils nous est donné ». Je n'entends jamais, en la veillée de Noël, le chant triomphal d'Isaïe sans que monte en moi l'élan d'une joie toujours neuve, une action de grâce elle aussi triomphale pour ces minutes que six fois j'ai vécues. Car six fois, je l'ai tenu, hâtivement enroulé dans une serviette, l'enfant aux yeux mal ouverts, moi père après tant de pères, moi père avant tant de pères ; et six fois, je l'ai su qu'en mes mains je tenais avec lui la semence du paradis.

Littérature

Paul Claudel

Poète baroque

Jeunesse n°24 avril 1938

Le mot baroque est devenu en France synonyme de burlesque ou de mauvais goût. Sans doute devons-nous voir ici un trait de notre caractère. Les œuvres sont peu nombreuses chez nous auxquelles nous pourrions donner ce titre : la chapelle des Visitandines à Nevers, et que personne ne contemple, la palmeraie de Saint-Séverin, qu'on admire parce qu'on la croit du vrai gothique, certaines églises flamboyantes ou plutôt de cette première Renaissance Française que l'invasion de la Renaissance Italienne a fait mourir à peine née. C'est un trait de notre caractère, disions-nous, et tel que trois siècles de jansénisme et de classicisme nous l'ont donné.

Je ne suis pas Eugenio d'Ors et j'aurai beaucoup de mal à définir le baroque. C'est à Anvers d'abord, puis en Autriche et en Bavière qu'il m'est apparu, à travers ces églises claires et comme chantantes, où ces tableaux religieux de Rubens, exultants de la joie la plus charnelle. Notre accoutumance fut longue à naître. Quelque chose en nous se refusait à ces formes ingénues comme les formes végétales, à ces courbes retentissantes, à ces chaires où circule le sang. Le baroque, c'est l'art de la Résurrection de la chair, de la Chair assumée, non desséchée ou polie, mais aspirée, telle quelle et toute vivante, par l'esprit. Au Portugal, les fenêtres et les cloîtres du style Chirurgical sont tout entourés de motifs floraux et ce n'est pas une simple décoration contre-plaquée sur le mur. La forme même est comme imprégnée de son thème végétal. Ce n'est pas une pure construction de l'esprit, tels les propylées grecs, l'esprit simplement ordonne à sa fin le thème que lui octroie la nature. Il oriente celle-ci, il la compose à sa destinée propre. L'art baroque est un art de palpitation. La vie n'y cesse pas, la sève monte, c'est l'art même du mouvement, comme suspendu pour qu'en naisse la forme.

Mais en France nous avons subi d'austères disciplines : le droit romain dont on a fait après coup une construction rationnelle a supplanté les vieilles coutumes, ces usages stratifiés en règles par les siècles, surtout un classicisme prétendu gréco-romain (et nous aimerions demander ce que signifie ces épithètes contradictoires accouplées?), un néo-platonisme aussi desséchant que mal compris, nous ont doté d'un art de construction intellectuelle, un peu comme une géométrie. Ce n'est pas au reste que nous nous soyons laissés enclorre par ces règles. Notre vieille nature, celle à qui nous devons d'avoir un jour monté la Cathédrale gothique, cette merveille du baroque, ne s'est pas laissée si facilement réduire. Le sentiment féminin surtout nous a sauvé, c'est la grâce féminine partout appelée, évoquée, qui sauve notre art, il lui donne une nouvelle fois la vie.

Que nous avons pourtant de délicieux baroques ! Ronsard, mais Boileau le lui a fait payer cher, et David, le grand David, toujours luttant contre lui-même pour asservir en cubisme la plus libre, la plus rubénienne des inspirations. Mais plus encore que les prétentions classiques, le jansénisme a éteint en nous le sens baroque. Il nous a fait une spiritualité de cadavres. Le jansénisme et son frère aîné le calvinisme, n'ont pas voulu croire à la dignité de la chair, ils nous ont fait oublier jusqu'à la Résurrection des corps, cette ultime affirmation de notre credo, prélude de la Vie Éternelle qui ne saurait être elle-même sans cette Résurrection. Il faut voir, pourtant, comme saint Thomas décrit l'âme qui attend la Résurrection de son corps, veuve jusque dans la gloire divine. Nous sommes une âme et un corps, et celui-ci n'est pas moins nécessaire à notre personne que celle-là. Celui-ci n'est pas moins nécessaire au Plan divin. Tout ne s'y oriente-t-il pas sur le Mystère de l'Incarnation où le Verbe même s'est fait chair, où Dieu lui-même s'est fait charnel. L'âme du Christ n'est pas sortie seule du tombeau au matin de Pâques, mais ce Corps qui désormais assume en lui toute la création charnelle et qui l'aspire jusqu'au Père.

Voici les mystères que nous oublions, et c'est grave, car à se vouloir des Anges, on peut très vite, avec Luther, laisser le corps se conduire comme une bête. Cette dignité du corps fonde la vertu de chasteté. Mais nous parlions du baroque, cet art qu'un oubli de trois siècles nous empêche de bien comprendre. Voici qu'aujourd'hui tout nous le restitue. Le

cadre du jansénisme éclate, le cadre du néo-classicisme éclate, la vie jaillit de toute part et jusque dans les institutions. La géométrie du Code Civil s'effondre sous ses poussées. Mais surtout le domaine des arts. Sans doute aujourd'hui Paul Valéry restaure-t-il divinement le temple grec. Que cet intellectuel pur a de charme ! Chez lui l'intelligence devient un jeu voluptueux. Paul Valéry restaure le temple Grec : parallèlement ressuscite la Cathédrale Gothique, ou plutôt cette basilique grouillante d'or comme le Gesu, surchargée de motifs végétaux et comme dansante : l'œuvre de notre Paul Claudel.

L'œuvre de Paul Claudel est toute entière un grand monument du baroque. Elle se présente comme une série de cercles concentriques rayonnant sur un seul point : la possession du monde par la grâce : « Ce grand rendez-vous de Dieu et de la création dans l'homme » dont parle Guérin (et sans doute l'Endymion du Cayla était-il lui-même ce baroque). Toute l'œuvre de Paul Claudel est une aspiration de la Création par la Grâce. Ses grands poèmes d'abord, que ce soient les **Cinq grandes Odes**, la **Cantate à trois voix**, ou cet admirable tissu de prose : **Connaissance de l'Est**. Le sommet en est **l'Esprit et l'Eau**, cette ode dont le thème est cette aspiration même. Peut-être à travers ses drames des thèmes secondaires viennent renouveler le thème principal, mais quel triomphe du baroque, le **Soulier de Satin**. Après trois siècles Claudel répond à Rubens (ce Rubens dont le nom même signifie rougeoyant), et peut-être ne lui a-t-il jamais si bien répondu que dans le grand monument qu'il élève cette année à la Passion du Christ : **Un poète regarde la Croix**. Je ne conseillerai pas cette lecture à quiconque n'a pas encore abordé Claudel. Il en serait dérouté, et mieux vaudrait entrer par la porte latérale de **Corona Benignitatis Anni Dei**, cette petite porte basse à la Basilique claudélienne. Ou peut-être cette verrière d'or, la **Cantate à trois Voix**, si pure et si racinienne. Mais pour nous, les familiers de la Basilique, nous qui souvent y avons prié, il nous semble que Claudel vienne d'en poser le Maître Autel. Je pense à ces deux triptyques de la Cathédrale d'Anvers, **l'Érection de la Croix** et surtout la **Descente de Croix**, entre deux panneaux triomphaux.

Le dernier livre de Claude ne s'analyse pas, il se médite, il se prie. Non, je crois que tous, et les moins initiés nous devons le lire, car il nous plonge tout droit dans l'Église, au sein même de Sa prière, la liturgie. C'est le glorieux paraphrase, or et rouge, de cette Semaine que l'Église qualifie de **plus grande**.

Pierre Solesme (pseudonyme)

Aux portes de la cité

Cahiers de guerre n°1 Avril-Mai 1940

Katherine Mansfield et notre destin

Par une curieuse manie les revues veulent toujours suivre l'actualité littéraire. Il ne nous semble pas, pourtant, qu'une œuvre possède une autre actualité que sa concordance avec l'heure que nous vivons. Tous les livres parus depuis la guerre donnent une curieuse impression de « démodé », au sens propre du terme. Ils ne sont pas sur notre registre. Ils nous apportent l'écho d'un monde que nous avons dû abandonner brutalement, et vers lequel nous n'avons même pas la tentation de nous retourner. Nous sommes trop engagés dans la grande aventure où la civilisation et même l'humanité jouent leur destin. Nos regards ne sauraient se distraire et du moment que nous vivons et du monde qu'au-dessus des ruines nous devons reconstruire.

Certains livres n'ont pour dessein que de nous distraire. Les romans d'aventure nous sont une heureuse diversion, quand nous étreint trop lourdement notre angoisse. Par contre, nous nous sentons éloignés des complications psychologiques à travers lesquelles deux ou trois personnages harmonieusement artificiels dissèquent leurs impressions et leurs

sentiments. Voilà pourquoi, aux heures où nous voulons vraiment *lire*, nous revenons vers quelques auteurs choisis et dès longtemps admirés : ceux qui nous apportent un message. En premier ordre nous préférons ceux qui nous livrent une âme. Quand tout est remis en question on aime se reposer au bord de ces quelques sources : les écrivains qui nous livrent moins une œuvre qu'une personne. Sous cette rubrique, « Fond de cantine », les *cahiers* voudraient, chaque numéro, rappeler un de ces témoignages, rechercher une de ces âmes.

Nous avons tous joué au jeu de savoir quels livres nous emporterions dans une île déserte. Nous voici dans cette île déserte où nous ne pouvons emporter que quelques livres soigneusement choisis. Nous les mettrons au fond de notre cantine ou dans notre musette. Nous les relirons au soir où pèsera plus fort notre isolement. Ce seront des amis pour compenser un peu ces amis charnels dont nous voici séparés. Ils les évoqueront d'ailleurs, car ce seront ces mêmes livres dont nous aimions parler avec eux aux heures douces où notre adolescence ne se sentait pas encore menacée.



Dès les premières heures de la guerre, Katherine Mansfield, cette jeune femme vouée à la mort, nous est apparue étrangement fraternelle. Nous nous reconnaissons dans cette voyageuse traquée. Notre brusque déracinement nous rapprochait d'elle. Nous ne pouvions plus rien amasser, nous non plus, que ce qu'on porte dans son cœur. Et ce que Katherine Mansfield portait dans son cœur, c'était un étonnant amour de la vie².

Visage émerveillé, non seulement par les splendeurs de la création – cette création qu'elle ne devait traverser que si brièvement, – mais par la plus humble réalité quotidienne. Elle a tout aimé de la vie : cette cruche sur une table, ces poires dont on suçait d'abord la petite queue acidulée pour les manger jusqu'au cœur, les grands lys roses de son île battue de vent. C'est l'éblouissement de son œuvre³. Elle a su restituer les minutes les plus intimes et leur poésie secrète. Ses nouvelles tissées de faits minuscules et sans intrigue ne veulent qu'appréhender toujours de plus près la vie. Proust se demande où va la lumière des lampes qui sont éteintes, le son des voix qui se sont tues : Katherine Mansfield les a recueillies⁴. Vue sous cet angle son œuvre est comme un début de cette éternité où se recompose patiemment une vie que le temps désagrège. Cette œuvre est une présence. La vie porte un autre nom, qui est l'amour. Chez Katherine Mansfield l'amour a restitué la vie⁵.

L'amour de la vie détermine immédiatement sa position profonde et comme l'orientation de son âme : l'acceptation. En face de la vie, Katherine se tait et se recueille : *La vie est à la fois bien plus mystérieuse et bien plus simple que nous ne pensons. Elle ressemble en cela à la religion. Si nous voulons avoir la foi, car sans foi nous mourons, il faut APPRENDRE A ACCEPTER*⁶. Je crois que la vertu profonde de Katherine Mansfield fut une certaine sagesse qu'elle a trouvée au fond de son acceptation : *Que la vie est merveilleuse dès qu'on s'y donne ! Il me semble que le secret de la vie, c'est de L'ACCEPTER*⁷. *Discutez-la tant que vous voudrez, mais d'abord acceptez-la. Les gens d'aujourd'hui restent aux portes*

² « Je suis amoureux de la vie d'une façon terrible », Lettre à William Gerhardt, 21 novembre 1921, *Lettres*, p. 267.

³ « Quelles bêtes petites choses je vous raconte là, - mais elles forment une sorte de vie – elles font partie d'une vie que j'aime. C'est une espèce d'allégresse – la certitude de vivre - non pas de supporter ni d'exister, mais d'être vivant. », Lettre à John Middleton Murry, octobre 1920, *Lettres*, p. 181.

⁴ « Que peut-on faire en face de cette belle chute de fruits ronds et éclatants, sinon les ramasser, jouer avec eux, se transformer en eux ! » Lettre à l'honorable Dorothy Brett, 11 octobre 1917, *Lettres*, p. 59.

⁵ « Pour moi, je sens que j'ai besoin de vivre dans l'amour – dans l'amour de *toutes* choses. Pénétrer tout si profondément et si réellement qu'on l'aime. J'avoue que je n'ai l'impression de bien faire que lorsque je vis avec amour. Je ne parle pas d'un amour personnel, vous comprenez, mais d'un sentiment infini. » Lettre à Richard Murry, janvier 1920, *Lettres*, p. 145.

⁶ Lettre à l'honorable Dorothy Brett, 9 mars 1922, *Lettres*, p. 302. c'est KM qui souligne.

⁷ C'est elle qui souligne.

de la cité en se demandant s'ils sont pour la Vie ou contre elle, si elle vaut la peine d'être vécue, s'ils vont courir ce risque, ce que cela peut bien être et s'ils l'aiment ou la haïssent. Mais toutes ces questions les tiennent toujours aux portes de la cité. Ce n'est qu'en risquant de se perdre, en se donnant entièrement à la vie qu'on peut trouver la réponse. Ne me croyez pas sentimentale. Je sais comme vous tout le mal qui existe, mais quand même vivons de toutes nos forces, de toute notre vie. Les gens d'aujourd'hui sont pervertis par ce que j'appelle le PERSONNEL : ce qui m'arrive à MOI, regardez-MOI, voilà ce qui m'est arrivé à MOI. C'est comme si on tentait de courir et qu'un énorme serpent noir s'enroulât à vous⁸.

■

Accepter la vie, c'est d'abord être sincère. Le mensonge est contre la vie. Il y substitue un artifice. Il ne faut pas altérer la vie : *Je fais aussi peu de bruit que possible pour ne pas troubler la vie autour de moi*⁹. L'amour de la vie a mené Katherine vers la vérité. *C'est la vérité que nous poursuivons, rien de moins, et c'est ce qui rend la tâche si passionnante*¹⁰, écrivait-elle de son métier d'artiste. Cette vérité, elle l'exigeait même des choses : *Je sens croître ma passion pour la solidité, l'honnêteté en toutes choses ! Il faut que notre demeure soit aussi honnête et solide que notre travail. Tout ce que nous achetons aussi et même ce que nous portons. Je ne puis souffrir les choses fausses*¹¹. Elle l'exigeait des êtres aussi¹². Les mensonges de la vie lui arrachaient ce cri terrible et qui résonne au plus profond de nous-mêmes : *Quelle fatigue, n'est-ce pas, de ne jamais quitter le bal masqué, jamais, jamais*¹³ ! Et cet amour de la vérité devait conduire tout son développement intérieur pour la mener jusqu'à la plus haute expérience spirituelle : *Si je pouvais pousser un seul cri vers Dieu, écrivait-elle quelques jours avant sa mort, ce serait : JE VEUX ÊTRE REELLE. Jusque là je ne vois pas comment éviter d'être éternellement à la merci de la vieille Ève qui est en moi dans toutes ses manifestations. À l'heure actuelle, ce que je sais vraiment, oui vraiment, c'est que si toutes choses m'ont été enlevées les unes après les autres, je ne suis pas du moins anéantie et j'espère – je fais plus qu'espérer – je crois*¹⁴.

■

L'amour de la vérité devait l'amener naturellement vers l'amour des humbles, des êtres simples¹⁵. Sa petite servante de Bandole et son amie qui était blanchisseuse, sa cuisinière de Menton qui apprêtait avec tant d'art les compotiers. Son œuvre est pleine de ces êtres. Et aussi des enfants. La petite Kezia où elle se retrouvait elle-même sans doute. Les enfants qui jouaient à avoir peur dans la buanderie. Elle va, par une pente naturelle de son âme, vers tout ce qui est le plus simplement vivant, vers ceux qui adhèrent inconsciemment à la vie et ne connaissent pas le mensonge¹⁶.

■

La lâcheté elle aussi est un crime contre la vie. Elle en est un refus. Elle ne l'accepte pas entièrement puisqu'elle en récusé le risque : *Je crois que la plus grande faute de toutes, c'est D'AVOIR PEUR*¹⁷. *L'amour parfait chasse la peur. Quant je songe à ma vie passée, je crois*

⁸ Lettre à Richard Murry, février 1920, *Lettres*, pp. 137-138.

⁹ Lettre à John Middleton Murry, 22 novembre 1919, *Lettres*, p. 118.

¹⁰ Lettre à Arnold Gibbons, 24 juin 1922, *Lettres*, p. 322.

¹¹ Lettre à John Middleton Murry, 4 mars 1918, *Lettres*, p. 77.

¹² « Le manque de vie sur ces visages est affreusement triste », Lettre à SS Koteliansky, 1^{er} février 1922, *Lettres*, p. 286. Cf. aussi la lettre à John Middleton Murry du 10 mars 1918, *Lettres*, p. 79.

¹³ Lettre à Lady Ottoline Morrel, 28 juin 1919, *Lettres*, p. 101.

¹⁴ Lettre à John Middleton Murry, 26 décembre 1922, *Lettres*, pp. 342-343.

¹⁵ « Ah ! Brett, combien j'aime les êtres simples – pas tous, car certains ne sont que de simples porcs – mais, dans l'ensemble, combien ils sont plus sympathiques que les grands de ce monde ! Quels qu'ils soient, ils sont vivants. Ce que je ne puis souffrir, c'est cette demi-existence. Cette vie purement cérébrale. C'est à mourir d'ennui ! » Lettre à l'honorable Dorothy Brett, 26 février 1922, *Lettres*, p. 296.

¹⁶ Sur ce point, voir la lettre à l'honorable Dorothy Brett du 9 mars 1922, *Lettres*, p. 301.

¹⁷ C'est KM qui souligne.

que toutes mes erreurs sont venues de ce que j'avais peur... Est-ce pour cela qu'il a fallu que j'envisage la mort ? Rien d'autre ne m'aurait guérie¹⁸.

■

Mais Katherine Mansfield pousse plus loin encore le sentiment de la vie. Elle pénètre dans la vie jusqu'à son essence spirituelle. Elle épouse si étroitement les choses qu'elle atteint l'esprit immanent en elles : *Ma conviction secrète, le credo intérieur qui me fait vivre, c'est que, si épouvantablement laide que soit la Vie et si vils, cruels, méprisables, que soient les êtres, il y a pourtant quelque chose derrière tout cela et, si j'étais seulement assez noble pour le comprendre, cela rendrait tout, tout merveilleux d'une manière indescriptible. On n'en a que des lueurs, des pressentiments divins, des signes. Vous rappelez-vous le jour où nous avons cueilli la lavande ? Et quand la musique russe a retenti dans cette salle à demi vide ? Oh ! de tels souvenirs sont de meilleures compensations que je ne saurais dire¹⁹*. Et cet aveu plus profond encore : *J'ai besoin de sentir que toute cette beauté est, au sens le plus profond, rattachée à la vie. À la vraie vie. En vérité je dois avouer que c'est l'esprit qui me fascine dans la chair²⁰*.

Dans le principal de ses ouvrages, Charles Du Bos analyse l'appréhension du spirituel dans l'œuvre de Shelley et dans l'œuvre de Maurice de Guérin²¹. Ce n'est pas le sentiment du sublime, comme dans l'œuvre de Milton, ni un clair sentiment du divin. Katherine était incroyante. Elle ne nous permet pas d'avoir de doute sur ce point²². Tout au moins elle ne croyait pas en l'existence d'un Dieu personnel. Mais, si son esprit demeurait fermé, son âme était trop poreuse à la vie et à la beauté pour que l'Esprit n'y pénétrât pas. Elle était trop ouverte à la vie pour que l'essentiel s'en dérobât à son amour. Comme dans l'âme de Shelley et de Guérin, l'Esprit qui souffle où il veut avait pénétré et elle vibrait à ce souffle : *Voyez-vous, j'ai senti bien des fois ces derniers temps que le silence avait un sens au delà de ces signes, de ces insinuations. Si l'on se soumettait n'y aurait-il pas tout un monde pour vous recevoir²³ ?* Ou encore : *Jamais plus je ne me retirerai de la vie. Je n'ai aucune illusion, mon chéri. Je la connais, je ne suis pas un bébé faisant « a-gou a-gah ! », mais malgré tout je sens en moi quelque chose qui me nourrit, qui me fait exulter et que j'adore²⁴*.

■

Katherine doit tout à la douleur. Elle lui doit son œuvre d'abord. Il n'est que de comparer les nouvelles sèches, incisives, cruelles et souvent superficielles de *Pension allemande* avec les « histoires » (pour employer un mot qu'elle aimait) tendres et ouvertes à la vie de *Félicité* ou de la *Garden Party*. Entre temps elle a connu la douleur : *Je ne sais si – le monde étant ce qu'il est – la douleur n'est pas absolument nécessaire. Je ne vois pas comment nous pourrions atteindre à la connaissance et à l'amour autrement que par la*

¹⁸ Lettre à John Middleton Murry, octobre 1920, p. 178. Elle appliquait à son art cette horreur de la lâcheté : « J'ai regardé pas mal d'œuvres modernes ces derniers temps, et il me semble que ce qui les gêne, c'est une espèce de peur. Les écrivains, du moins, ont tellement conscience d'eux-mêmes aujourd'hui, que leur sentiment de la vie semble être complètement arrêté. C'est triste... Pour être sincère, je dirai que la raison en est, à mon avis, que les êtres ont trop peu d'amour au fond du cœur les uns pour les autres. « L'amour exclue la peur », c'est une de ces vérités dont on a la preuve tous les jours. Et dès qu'on est sans peur, on est libre, c'est la peur qui nous rend esclave... » Lettre à Richard Murry, 9 août 1921, *Lettres*, p. 242.

¹⁹ Lettre à Lady Ottoline Morrel, juin 1918, *Lettres*, pp. 90-91.

²⁰ Lettre à l'Honorable Dorothy Brett, 29 août 1921, *Lettres*, p. 246. Katherine a toujours eu la passion des âmes : « Oh ! cette beauté de l'âme humaine – cette beauté – cette beauté ! Ne l'oublions jamais. Duhamel la connaît. Il y en aura d'autres... » Lettre à John Middleton Murry, 18 juin 1918, *Lettres*, p. 89.

²¹ Charles Du Bos, *Du spirituel dans l'œuvre littéraire*, Vigile.

²² Lettre à John Middleton Murry, octobre 1920, *Lettres*, p. 178. Et pourtant, la page 63 du Journal, et cette lettre, presque la dernière, du 26 décembre 1922 ? Ses idées sur ce point sont surtout obscures et se contredisent.

²³ Lettre à John Middleton Murry, octobre 1920, *Lettres*, p. 178.

²⁴ Lettre à John Middleton Murry, 25 janvier 1920, *Lettres*, p. 133.

*douleur... Croire à la douleur, il le faut bien*²⁵. Expérience de la douleur. On a beaucoup dit que la souffrance était la mère des grandes œuvres. Entre les *Nuits Blanches* et *l'Idiot*, il y a cinq années de baigne. *Le Partage de Midi* n'est pas la seule œuvre de Claudel qui soit née d'un affreux déchirement. Si Valéry demeure aux portes de la cité sans y pénétrer, n'est-ce pas que son génie, harmonieux d'équilibre, semble étranger à la douleur ? Non pas que la douleur soit un bien ; elle est un mal. Seulement elle dénude l'âme. Elle nous oblige à descendre aux profondeurs de nous-mêmes que nous voudrions éviter de connaître. Elle nous plonge d'un seul coup au cœur de la vie.

Souffrance physique d'une malade frappée à mort : *Et la souffrance, la souffrance physique telle que je la connais depuis trois ans ? Elle a tout changé pour toujours, même l'aspect du monde est différent, quelque chose a été ajouté*. TOUT A SON OMBRE²⁶. *A-t-on raison de résister à une telle souffrance ? Voyez-vous, je sens que cela a été un immense privilège*. Mais plus encore la souffrance morale. Le pivot des découvertes spirituelles de Katherine Mansfield, aussi bien que de son œuvre, est ce jour de 1915 où elle apprit la mort de son frère²⁷, tué au front. Pages déchirantes de son *Journal*. Ce jeune mort la hante. Mais aussitôt son adhésion à la vie lui fait découvrir tout le mystère spirituel de la mort. Son frère ne l'a pas quittée. Il vit en elle d'une vie encore plus profonde : *Soir de brume, de brume. Je veux noter le fait que, non seulement je n'ai pas peur de la mort, mais que l'idée m'en est bienvenue. Je crois à l'immortalité, parce qu'il n'est pas ici, lui, et que j'aspire à le rejoindre. D'abord, mon chéri, j'ai des choses à faire pour nous deux, ensuite je viendrai aussi vite qu'il me sera possible. Mon cher cœur, je sais que tu es là, je vis avec toi et c'est pour toi que j'écrirai. D'autres aussi sont proches, mais ils ne sont pas tout près de moi. À toi seul j'appartiens, comme tu m'appartiens, toi. Personne ne sait comme je suis avec toi souvent. En vérité, je suis toujours avec toi et je commence à sentir que tu le sais... à sentir que, lorsque je quitterai cette maison, cet endroit, ce sera avec toi, pour n'être plus jamais séparée de toi, même pendant le plus bref instant. Tu m'as. Tu es dans ma chair comme dans mon âme. Je donne à d'autres mon surplus d'amour, mais à toi je tends, à toi je donne mon amour le plus profond*²⁸.

J'ai des choses à faire pour nous deux... c'est son œuvre. Entre elle et ce jeune mort s'établit un lien dont son œuvre sera l'expression. Elle fera revivre pour lui leur passé, elle ressuscitera leur vie, elle en créera l'éternité. Son œuvre sera, au sens propre du terme, un acte de religion : *A présent, tandis que je trace ces mots, que je parle de retrouver l'atmosphère de la Nouvelle-Zélande*²⁹, *tu es en face de moi avec tes yeux pensifs, tes yeux qui voient. Oui, je m'adresse à toi. Chaque fois que je prends la plume, c'est toi qui es avec moi. Tu es mien. Tu es mon camarade de jeu, mon frère, et nous allons parcourir ensemble tout notre pays. C'est avec toi que je sais voir, c'est ta présence qui rend ma vision si claire... Quand bien même j'écrirais et je réécrirais sans cesse, je ne faiblirai pas véritablement, mon cher aimé, et le livre sera prêt et achevé*³⁰.



L'acceptation de la vie avec son cortège de joies et de douleurs n'est pas, chez Katherine Mansfield, une acceptation passive. Rien de la non-résistance au mal d'un Tolstoï. L'acceptation chez Katherine est une adhésion. Elle est plus encore. Il faut s'ouvrir à la vie, la pénétrer : *Mais, comme tout dans la vie, je veux dire toute souffrance si grande soit-elle, il nous faut la surmonter, cesser de maugréer, la supporter en souriant et cacher nos plaies*.

²⁵ Lettre à Arnold Gibbons, 13 juillet 1922, *Lettres*, p. 326.

²⁶ C'est KM qui souligne ce mot admirable.

²⁷ Il faut lire les pages du *Journal* (pp. 50 à 78), écrites immédiatement après la mort du « Chummie ». Jamais Katherine Mansfield n'a atteint si haut, et jamais sans doute il ne nous a été donné de pénétrer si profondément dans une âme.

²⁸ *Journal*, pp. 53-54.

²⁹ Son pays et celui de son enfance avec « Chummie ».

³⁰ *Journal*, p. 65.

Plus encore, il faut trouver le don qui y est caché. Cette adhésion active, pour trouver le don caché de la vie, suscite chez Katherine Mansfield le goût de se parfaire. Sa vie est une ascension : Je tombe à genoux devant l'amour et la beauté. Si seulement je pouvais m'en rendre digne³¹. Mais si son acceptation n'est pas une acceptation passive, si elle veut se surmonter, nous ne trouvons rien de stoïque en elle, ni aucun orgueil. Vouloir se surmonter, tendre vers la grandeur, ce fut aussi la noblesse de Barrès et cette attitude le rend plus proche de nous que sa médiocre philosophie, fut-elle orchestrée par les violons les plus émouvants. Mais Katherine en se surmontant ne tend pas vers la grandeur. Elle diminue, au contraire, pour que croisse en elle la vie. Il est une phrase de l'Évangile qu'elle répète souvent : il faut perdre sa vie pour la sauver. S'ouvrir à la vie, ne point s'y dérober, voilà son travail spirituel. Pour s'ouvrir à la vie, pour que la vie pénètre son œuvre, pour atteindre au don caché – la vérité – elle se retire aux derniers mois de sa vie dans une sorte de couvent théosophique. Elle n'y cherchera plus rien d'autre : J'ai traversé une petite révolution. J'ai subitement décidé (car à la fin ç'a été soudain) d'essayer d'apprendre à vivre d'après mes croyances, ni plus ni moins, au lieu de continuer, comme je l'ai toujours fait, à vivre d'une façon et à penser d'une autre. Je ne veux pas dire superficiellement, bien sûr, mais au sens le plus profond j'ai toujours été DÉSUMÉ. Et ce sentiment qui a été pendant des années mon « chagrin secret » est devenu maintenant tout pour moi. Je ne peux plus vraiment faire semblant d'être quelqu'un tout en étant une autre personne, voyez-vous. C'est une mort perpétuelle. J'ai donc décidé de faire un grand nettoyage de tout ce qu'il y avait de « superficiel » dans ma vie passée et de recommencer tout afin de voir si je puis parvenir à cette vie simple, vraie, PLEINE, que je rêve. J'ai passé des moments terriblement durs avant d'en arriver là³².

Cette expérience la mènera à la mort. Trois mois après elle succombe presque subitement. Manque des précautions nécessaires à sa santé chancelante, sans doute, mais surtout parce qu'elle était allé trop profond dans le secret de la vie. Elle lui a tellement ouvert son âme que la Vie tout entière pénétrée et l'a prise en Elle.

« J'arrivai à Avon dans l'après-midi du 9 [janvier 1923], écrit son mari John Middleton Murry, je n'ai jamais vue et ne verrai jamais un plus beau visage que celui qu'elle avait ce jour-là. On eût dit que l'exquise perfection qui avait toujours été la sienne avait pris possession d'elle complètement. Pour employer son expression, le dernier grain de « sédiment », les dernières « traces de dégradation terrestre » avaient disparu pour toujours. Mais elle avait perdu sa vie pour la sauver³³. »



Peut-être la grâce la plus profonde que nous ait valu cette guerre fut-elle de nous jeter « en plein » dans la vie, aussi douloureuse soit-elle. Le message de Katherine Mansfield en prend à nos yeux une singulière valeur. Nous aussi nous savons que la vie est dure, plus dure qu'aux pires heures nous ne l'imaginions, et pourtant plus qu'autrefois encore nous savons qu'elle est belle. Et nous savons aussi qu'elle ne vaut qu'en y adhérant de toutes ses forces, en l'acceptant. Après vous, Katherine, nous avons franchi les portes de la cité : ce sont les portes de la douleur. Puissent-elles s'ouvrir pour nous aussi sur un approfondissement chaque jour plus grand de nous-mêmes. Puissent-elles être pour nous aussi les portes de la vérité, les portes de l'amour, les portes de la vie.

****Compagnons d'exode**

³¹ Lettre à l'Honorable Dorothy Brett, 26 mars 1920, *Lettres*, p. 149.

³² Lettre à John Middleton Murry, 21 octobre 1922, *Lettres*, p. 337.

³³ Note finale de John Middleton Murry au *Journal*, p. 260.

Certains livres jalonnent les expériences de notre vie. Leur découverte marque une étape. Un temps nous en tirons aliment. Nos quinze ans rêvèrent sur la note unique de Loti, son désespoir enchanté nourrissait une mélancolie qui nous rendait intéressants à nos propres yeux. Barrès exalta nos dix-huit ans. Mais d'autres livres furent des compagnons tout au long de la route. Peut-être n'y revenions-nous pas souvent : nous avons bien senti pourtant que parmi tous nos livres eux seuls valaient d'être préservés. Ils faisaient partie de nous-même. Les abandonner eut été une amputation.

Deux livres m'ont accompagné dans la débâcle, compagnons de cette étrange Odyssée. Je les traînais avec moi à travers les plus beaux paysages en France. Par ces amples collines qu'un peuplier spiritualise, par ces déserts de craie où lève au bord du ciel le halo bleu des montagnes, tandis que je traversais des villes aux toits plats, ils exsudaient en moi le bonheur des choses et ma détresse. Ils m'aidaient à comprendre, au dessus du chaos de mes pensées, l'ordre héroïque des cathédrales, où l'apaisement de ce fleuve promis au rire des jeunes femmes. Les images disparates et mouvantes de la pire migration qui se soit vue se construisaient autour d'eux. Leur lecture calmait comme une prière : elle en avait le pouvoir ordonnateur.

J'ai sur ma table ces deux livres, et je sais bien que je devrai souvent encore recourir à leurs drames pour redresser mon âme que sans cesse les événements désorientent. Les deux sources de la Morale et de la Religion et La Possession du Monde. Deux livres qui se rejoignent. Le second anticipe la réponse que Bergson donne lui-même aux interrogations de son œuvre. Mais leur témoignage est un. Ils témoignent pour la noblesse de l'homme. Peu importe d'être d'accord ou non avec tel ou tel de leur postulat, mais d'écouter ces voix proclamer la vocation éternelle des hommes. Ces deux voix solitaires, au dessus d'une symphonie de douleur, de crime, de peur.

L'humanité accomplira-t-elle cette fonction essentielle de l'univers qui est une machine à faire des dieux se demande Bergson. Poursuivra-t-elle le vrai bonheur qui est de se dépasser, interroge Duhamel. Être ou ne pas être, l'éternelle question d'Hamlet, se pose aujourd'hui en termes plus précis. Être héroïque ou n'être pas, développer en nous toutes les virtualités de l'homme promis à la divinité ou retourner au chaos. Nous n'avons plus les illusions de la civilisation matérielle pour nous dérober la réponse. Sans doute, nous propose-t-on plus que jamais l'idéal d'une Civilisation sans âme, mais nous savons qu'elle ne nous épargnera pas certaines catastrophes. Nous avons vécu un douloureux réveil : Nous avons expérimenté que seul l'esprit ne meurt pas.

Sagesse de Duhamel. Ne nous méprenons pas sur ce mot de sagesse. Sous ce vocable on nous a trop proposé la médiocrité. La sagesse de Duhamel, ou de Bergson aux dernières étapes de sa pensée, se confond avec l'espérance de la vocation profonde des hommes. Je ne saurais dire qu'elle est naturellement chrétienne, mais sans effort et de plain pied, un chrétien la transpose. Elle s'ordonne immédiatement aux exigences de la vie intérieure et l'une l'autre s'illuminent. Jusqu'aux objections de Duhamel au christianisme plaide dans son œuvre pour celui-ci. Elles ne témoignent que d'une exigence insatisfaite. Une incompréhension du véritable sens des paroles qu'il a entendu le réciter, mais lorsqu'il croit les réfuter il expose le vrai sens de ces paroles.

« La possession du Monde » est une apologie du don.

La nuit de la Saint-Jean

1944

(Comédie des Champs-Élysées)

On pouvait craindre que la saison théâtrale ne s'ouvrît à Paris sous le signe de la médiocrité. Rien n'émergeait. Cette espèce de lent étouffement dont les allemands nous accablèrent pendant quatre ans, cette gangue dans laquelle ils nous avaient enfermés n'avaient-ils pas comme amorti l'esprit français. Symptôme inquiétant. Le théâtre n'est pas seulement un art ou plutôt, comme tout art il est un signe. Il atteste de la vitalité d'un pays. Les grands artistes et les héros sont de la même étoffe. Quand un pays s'anémie il ne produit plus ni l'un ni l'autre. La vie artistique est un signe de richesse intérieure.

Alors, même dans cette guerre, même dans cette espèce de magma où la France de demain cherche sa forme, ce n'est pas un vain jeu que d'étudier toutes les manifestations de notre art. Non, les allemands, pendant ces quatre années n'avaient pas réussi à nous étouffer car nous avions quand même monté le Soulier de Satin et c'est une date. Non, car nous avions quand même le plus grand peintre vivant : Derain. Non, car dans le silence où l'ennemi les confinait un Mauriac, un Valéry et ce Giraudoux que nous pleurons continuaient d'œuvrer.

Et voici que de cette médiocrité que nous redoutions surgissent déjà trois œuvres. Trois manifestations théâtrales du plus haut intérêt : l'interprétation si personnelle que Raimu donne à la Comédie Française du Malade Imaginaire ; les quelques séances où le Rideau des Jeunes – la plus sympathique de nos troupes – a joué la Cantate de Narcisse et le supplément au Voyage de Cook ; la Nuit de la Saint-Jean à la Comédie des Champs-Élysées.

Pour aujourd'hui nous ne parlerons que de la Nuit de la Saint-Jean. Cette pièce nous vient d'Angleterre. On sait la valeur de la littérature anglaise contemporaine. À ceux qui doutaient, elle eut du suffire à leur faire comprendre que contrairement à Carthage, l'Angleterre ne serait pas détruite. Penser à Morgan le romancier si profond, à Virginia Wolf, à Rosamond Lhemann, à Baring, à Mary Webb.

Si je devais définir un lien entre ces écrivains par ailleurs si divers je dirais : un certain impressionnisme. Et c'est bien dans la lignée de l'impressionnisme que se situe la pièce de James Barrie. Cet impressionnisme est d'ailleurs quelque chose de spécifiquement anglais. On le trouve déjà dans Shakespeare. Ses comédies comme aériennes, en sont pleines. Il est leur poésie si prenante. D'ailleurs la Nuit de la Saint-Jean s'apparente directement aux comédies de Shakespeare. À toutes les scènes on pense au Songe d'une Nuit d'Été.

À chacun des personnages réunis au hasard dans un château, mais qui ont ceci de commun qu'ils estiment avoir raté leur vie par malchance, il est donné « une nouvelle chance ». Un tournant de leur vie fut décisif les a orientés définitivement croient-ils.

Dans la féerie d'une nuit de la Saint-Jean ils vont pouvoir recommencer mais ce n'est pas la malchance,, c'était leur caractère qui les avaient déterminés. Le valet malhonnête devient un banquier véreux ; il est toujours un voleur. La femme mal mariée en épouse un autre ; elle est encore plus malheureuse. L'oisif inutile se trouve des occupations ; elles sont toujours aussi puérides.

Et pourtant un des personnages se réalisera. Il aurait voulu être père et n'a pas eu d'enfant. Dans cette nuit de la Saint-Jean il aura une petite fille à lui. La scène est merveilleuse. Jamais l'amour paternel ne fut exprimé si délicatement.

L'enchantement prend fin, chacun retourne à son ancien personnage et ce retour donne lieu à toutes sortes de quiproquos. Le deuxième acte étant toute poésie, le Troisième acte est tout humour. Ces « sautes » sont bien anglaises, et bien shakespeariennes aussi.

Deux acteurs sont vraiment bons : Henri Rollan, qui sait toutes les ressources de son métier et en use avec tact ; Jacqueline Bouvier, dont la jeunesse, le rythme, l'élan sont exquis.

La Nuit de la Saint-Jean a reçu de la presse un accueil très divers. Il ne faut pas s'en étonner. Tant de stupidités trouvent un public et même des critiques pour les louer ! Un

journal du soir a prétendu que la Nuit de la Saint-Jean n'atteindrait pas la nuit de la Saint-Sylvestre. Il veut sans doute parler de la Saint-Sylvestre 1945.

Notre concours littéraire hebdomadaire

1944 ou 1945

Rapport sur le concours n°5

(...Je désigne pour la première place la réponse de M. Georges Le Brun Keris...)

Drame ou farce, le *Malade imaginaire* ? Chaque fois qu'un acteur aborde le rôle la même question est soulevée. Je me rappelle cette jeune troupe qui de cette comédie fit un sombre drame. À ce qu'on m'a dit, le théâtre français la joue aujourd'hui à un rythme endiablé. Qui a raison ? Qui a tort ?

Mais pourquoi l'un ou l'autre aurait-il tort ? Le propre de l'œuvre de génie est, que chacun y trouve sa part. L'œuvre de génie est celle qui provoque des résonances. Elle déborde son texte. Elle s'incarne en chacun de nous et c'est une perpétuelle métamorphose. Si le *Malade imaginaire* n'était qu'une farce, il eût fait rire ses contemporains, mais nous ne le comprendrions plus. Rira-t-on dans vingt ans des pièces du Palais-Royal ? S'il n'était qu'un drame, il nous serait aussi étranger que le théâtre de Dumas fils. Mais il est plus qu'une farce, il est plus qu'un drame : il est la vie, avec toutes ses virtualités. Et ces virtualités mêmes, qu'il nous appartient de réaliser, sont l'éternelle jeunesse de cette œuvre. Aucune interprétation ne l'épuise. Chaque génération trouve à s'y refléter.

Aussi ne cédon pas à notre besoin français de classer. Molière était triste et il était gai, comme tous les hommes. Il avait appris que le monde est triste, et il avait appris qu'il faut en rire. Il était de ceux qui, de leur malheur savent créer de la joie, mais au fond de cette joie quel obscur relent d'amertume ! Que l'artiste souligne cette amertume, ou qu'il préfère répercuter le rire si franc de Molière, c'est son droit. Dans les deux cas il a raison, Molière est si riche qu'il prête à toutes les interprétations et que toutes elles sont vraies.

Pourtant le véritable acteur ne devra jamais jouer le *Malade imaginaire* ni sur un mode trop exclusivement pathétique, ni sur un mode trop exclusivement farce. Je n'ai pas vu Raimu dans Argan je ne puis donc en juger. Pourtant ces moments où il ne semble plus jouer, que signalait Marcel Thiébaud dans *Carrefour*, n'est-ce pas ceux où justement il devrait laisser affleurer le tragique ? Qu'il joue en comique, certes, tout ce que dit Argan peut être pris dans ce sens. Mais lorsque, autour de lui, se déroule la comédie assez sinistre du mensonge, à ce moment on sent l'isolement où son ridicule et son égoïsme confinent Argan, et c'est assez pathétique, ce vieillard que tout le monde bafoue, ses enfants, les Diafoirus et M. Purgon (Ô Mauriac ! comme vous dénonceriez ici l'immoralité de Molière!), pathétique que le rythme bouffon dont tous les personnages sont entraînés ne doit pas entièrement étouffer.

Pessimiste, optimiste Argan ? Tous les deux, et chacun peut souligner l'un de ces aspects du moment qu'il n'ignore pas l'autre. Le *Malade imaginaire* est une comédie, presque une farce, mais dans le rire si franc de Molière vibre toujours un peu d'amertume.

Jean Cocteau ou l'enchanteur pourrissant

Forces nouvelles 22/10/1955

« L'enchanteur pourrissant », le titre est d'Apollinaire : pourtant ne définit-il pas M. Cocteau, un adolescent sexagénaire sur qui la Jézabel académique compte pour réparer des ans l'irréparable outrage ? Voulant rajeunir la vieille dame du pont des Arts donne dans

le 1920. je ne désespère pas de voir bientôt sous la Coupole un mobilier de sycomore blanc avec tapisserie « fraise écrasée ».

Ce sera un bel événement que la réception de M. Cocteau. On y retrouvera tout le public qui, dans cette atmosphère d'austérité goûtée par M. Mauriac, fêta avec force champagne et fruits déguisés le départ quotidien de l'Express. La même bourgeoisie y célébrera ses fastes. Opiomane à ses jours, dévot à d'autres, M. Cocteau jouera à lui faire peur. Accueillir un écrivain à l'avant-garde d'il y a quarante ans, quelle ivresse !

Et puis l'enfant terrible rassure quand même. Jadis il s'était converti, non sans fracas, bien entendu. Mais depuis il a commis contre l'Église une pièce dans le meilleur style des couvents de sous-préfecture. N'appelle-t-il pas cette Église qui l'a accueilli : « La femme-tronc » ? Comme c'est fin !

Lors de sa jeunesse, M. Cocteau écrivait selon ce mode :

Un combat de pigeons glacés en pleine figure

Offerte aux gifles des drapeaux

le gel qui gante

aquarium océanique

Aujourd'hui il mirlitonne dans la manière des floralies provinciales. Voyez plutôt ce que nous propose son dernier recueil : « clair-Obscur » :

Il était naturel qu'à mon secours j'allasse

Puisque vos bras furent trop courts

Puisque vos pieds restaient enracinés sur place

Lorsque j'appelais au secours.

Trissotin aussi appelait « au secours ! » Mais poursuivons notre lecture :

Des victoires d'un jour tourne vite la roue

L'une en s'allumant l'autre éteint.

C'est donc bien vrai : M. Cocteau était mûr pour l'Académie. Et ne l'en sauvera pas ce qui lui vaut son titre d'enchanteur, même pourrissant : je ne sais quel charme d'enfance, une fantaisie de sylphe, la trace fugitive de ce qui fut un sourire innocent. Mais ce bref éclat d'un paradis perdu, le public pressé sous la Coupole pour applaudir à la parfaite réussite de sa décadence le percevra-t-il ?

Quant à M. Mauriac, notera-t-il sur son bloc-note, ce qu'il n'a pas noté pour la fête nocturne de l'Express : Jam Foetet ?

Le carnaval des régents

1/9/1963

La mode des livres-clubs aura revêtu à la fois un inconvénient et un avantage. L'inconvénient : déparer nos bibliothèques par un abus de couleurs souvent audacieuses et parfois vilaines. Ces bigarrures font regretter l'harmonie calme des « collections ». L'avantage : nous pouvons enfin lire quelques écrivains dont nous ne connaissions que des maximes détachées tels un Chamfort ou un Rivarol.

Quelque club de l'époque ressuscitera-t-il dans deux siècles l'œuvre de M. Julien Cheverny ? Je l'ignore, mais je puis affirmer que d'ici là cet écrivain, s'il ne se corrige pas, ne sera connu que par des citations. Il assurera la fortune de tous les compilateurs futurs de « Bréviaires moralistes Français » et de « Petits Philosophes de Poche ».

J'anticiperai sur ces recueils. Comment, dans le Carnaval des Régents, dernier livre de M. Cheverny, ne pas se réjouir des formules qui l'émaillent : « la guerre civile, c'est l'absence de politique poursuivie par d'autres moyens ». Ou cette autre : « les morts ont ceci de commode qu'ils parlent toujours par procuration ». Celle-ci encore, à laquelle s'enchaîne

une allusion à votre situation présente : « les élites sont toujours prêtes à soutenir parce qu'elles sont aussi toujours prêtes à l'abandon. Les hauts fonctionnaires ne se demandent plus comment bien servir en se servant bien, mais qui trahir et à quel moment ». Car notre République Cinquième semble avoir été créée tout exprès pour permettre à M. Cheverny un jeu de sentences lapidaires. Le malaise de l'Armée ? « Un système généralisé de la reconnaissance de l'objection de conscience au seul profit des Officiers supérieurs et des généraux », système où « chacun n'en fait qu'à sa tête tant qu'il la garde sur ses épaules ». Mais voici le heurt de Mon Pouvoir avec Mon Opposition-de-droite : « Comment le nihilisme tempéré du régime gaullien ne serait-il pas amené à se heurter à des nihilisme plus brutaux, tout en fournissant par son existence même une excellente justification de départ ».

Pour dégonfler la mythologie gaulliste, cette mythologie en vertu de laquelle « la France s'érige en hexagone privilégié du désordre », chaque phrase de M. Julien Cheverny « fait balle » : « C'est bien là le drame de De Gaulle. Il est la Jehanne d'Arc d'un Charles VII qui s'appelle Pétain ». « Une masse d'imbéciles et d'indifférents, un solide noyau de séides, voilà le nouvel équilibre des pouvoirs... le conditionnement des réflexes de l'homme quelconque doit aller de pair avec « l'inconditionnalisme », des thuriféraires et des clients ». Encore une citation : « Les Américains disaient du maréchal pakistanais Ayub Khan qu'il était le De Gaulle de l'Asie, ce qui signifiait aussi que De Gaulle était l'Ayub Khan de l'Europe ».

Hélas ! Chaque maxime isolée est un chef d'œuvre : mais toutes ces maximes n'empêchent le Carnaval des Régents d'être illisible. Tant de paillettes scintillent devant les yeux qu'on est ébloui. On perd la ligne directrice. Le raisonnement s'évapore. On ne sait plus quel est le dessein de l'auteur, ou plutôt on ne le pressent que confusément par une sorte de coloration générale. Ce livre évoque les miroirs vénitiens, tout en facettes, qui de votre visage ne renvoient que des reflets disparates. Avoir tant de dons que M. Cheverny est une malédiction de Zeus. Déjà l'excès de style gâchait l'excellent « Éloge du colonialisme ». Il tue le Carnaval des Régents. Il le décompose. Il le déchiquète en une volée de confettis.

On en est un peu triste...

Ce gâchis de dons est d'autant plus sensible que le Carnaval des Régents développe plusieurs des mêmes thèmes que la remarquable satire de M. Alfred Fabre-Luce. Constamment l'émiettement lumineux et sonore de Cheverny est comme repoussé par la logique impeccable et cruelle de Fabre-Luce.

M. Cheverny a l'étoffe d'un grand pamphlétaire doublé d'un écrivain politique de classe. Qu'il discipline ses dons ! Puisse notre volée de bois vert l'en convaincre !

La vraie limite de la littérature : l'homme

La Croix 8/11/1969

On a donné naguère, pour l'épreuve de français du baccalauréat, un sujet de science-fiction. Je ne m'en offusque pas. Tout vaut mieux que le devoir suranné où on compare Racine et Corneille. Pourtant, je me demande si la science-fiction méritait ces lettres de noblesse. Car un trait me frappe dans cette catégorie de livres : une trop fréquente carence de l'imagination scientifique. Ils vous décrivent des applications plus poussées de nos connaissances : ils ne nous ouvrent que rarement de nouveaux horizons. Même un Jules Verne. Celui-ci a bien prévu qu'un jour les hommes atteindront la lune, mais il en a confié le soin à un canon puissant, donc à un moyen impossible. Pourtant, je le calomnie. **Vingt Mille Lieux sous les mers** anticipe vraiment, d'abord en nous emmenant avec le capitaine Nemo dans un submersible, ensuite en imaginant, au temps des premières ampoules à charbon, la propulsion électrique. Ainsi s'atteste le génie de Jules Verne.

Mais les autres ? Mon enfance s'est délectée dans le **XX^e siècle** de Robida, découvert chez une de mes tantes, au fond d'un placard. Je vois encore ces villes sur lesquelles naviguait une flotte de dirigeables, où... on ne voyait aucun « *plus-lourd-que-l'air* ». Le seul vrai pressentiment de Robida fut la disparition des robes longues : la traîne de la dernière d'entre elles est restée accrochée à la nacelle d'un ballon. Dans les prévisions, une robe soudain courte, mais à « tournure », car les élégantes futures perpétuaient dans le XX^e siècle le « pouf » cher à la III^e République adolescente.

Je reprocherai surtout au roman de science-fiction une relative **facilité**. L'auteur trouve toujours à point nommé, sans aucun effort, un **deus ex machina**. Voilà pourquoi on accorde à la science-fiction un honneur abusif à mon sens en lui octroyant (comme d'ailleurs au roman d'espionnage) la qualité de genre littéraire. L'explication la plus banale, la moins psychologique, voire la moins vraiment scientifique suffit presque toujours à dénouer l'intrigue.

En cela, roman d'espionnage et science-fiction diffèrent profondément du roman policier qui, lui, constitue indéniablement un genre littéraire, et des plus nobles. Ce n'est pas seulement parce qu'il descend d'une de nos anciennes lignées, où le roman du XVII^e siècle rencontre Honoré de Balzac, mais parce que (Boileau-Narcejac l'ont très bien observé) ce que mes enfants appellent le « polard » n'est qu'**un roman à l'envers**.

Au lieu de progresser vers un dénouement auquel on accède en dénombant les ressorts psychologiques qui le rendent inévitable, on commence par ce dénouement pour, ensuite, en démonter les ressorts psychologiques et l'expliquer. Au lieu de relater (roman classique) la haine qui peu à peu aboutit au meurtre, on part du meurtre (roman policier) pour découvrir la haine qui l'a motivé. Cela dit, dans le « polard » la finesse de l'analyse apparaît encore plus nécessaire, ainsi que la création d'atmosphère.

Et d'ailleurs, Stevenson, Conrad, Graham Greene, pour ne citer que des anglophones, ont écrit quelques-uns des chefs-d'œuvre de la littérature policière à côté de leurs livres « à l'endroit ». N'est-ce pas que roman classique et « polard » n'ont jamais qu'un seul sujet et le même : l'homme ?

On me trouvera bien classique et datant du XVII^e siècle, mais je ne crois pas qu'il y ait littérature en dehors de l'homme. Telle est, me semble-t-il, la limite de la littérature à la recherche de quoi Mme Claude-Edmonde Magny a consacré, avec quelque chose comme du génie, une étude.

N'est-ce pas, Pythagore, parce que « L'Homme est la mesure de toutes choses » ?

Divers

Les peintres de la vie intérieure

1935 (?)

Verlaine avait bien vite fait de définir l'attitude spirituelle du XVII^e siècle en disant qu'il fut gallican et janséniste. Au reste, combien ne connaissent de la vie intérieure du « Siècle des Saints » que ces deux aspects très secondaires. Il a fallu Brémond pour, ressuscitant non seulement les textes mais, oserais-je dire, les âmes, nous apprendre la calme dignité spirituelle de l'École Française. Il ne nous appartient pas ici de définir cette école ni d'exposer une méthode dont vécut un Bérulle, une Madame Acarie, un Condren, un Saint Jean Eudes, sans oublier Saint Vincent de Paul, et combien d'autres. Une vie intérieure toute de dignité et de calme, une ascèse dont l'aspect essentiel est de s'ouvrir à l'action du Verbe, d'écouter le Verbe « Parole de Notre Dieu » et par cet entendement de se conformer moins aux actes qu'aux états du Christ. Un accent particulier posé sur la méditation et l'oraison avec dans la pièce d'exquis lointains de tendresse filiale, telle nous apparaît la spiritualité du XVII^e siècle.

Sans doute, de l'humanisme dévot au jansénisme, d'autres écoles s'offrent aux chrétiens en ce début du XVII^e siècle où nous nous reportons ensemble. Mais toutes ces écoles ont plus ou moins subi l'influence berullienne. Les jansénistes à la suite d'Arnauld s'acharnent spécialement contre l'École Française, mais en attendant le premier Port Royal, celui de Saint-Cyran et de la Mère Agnès, participe des caractères que nous avons définis. Saint-Cyran est l'ami de Bérulle et de Vincent de Paul, la Mère Agnès est salésienne³⁴. On est loin encore des cinq propositions. Saint-Cyran s'enflamme pour l'Augustinus, mais on ne sait pas trop ce que son esprit peu équilibré comprend de ce magma. Il s'agit surtout de combattre les jésuites. En tous les cas, la vie intérieure, la prière, ne sont pas entamées par le jansénisme³⁵, même si on le ??? intellectuellement. Comme le dit Bremond, on anathématise la communion fréquente en communiant deux fois par semaine.

Et dans ces âmes, rien du grand tremblement janséniste. Aucun effroi devant un Dieu fulgurant dont la puissance engendre l'injustice, qui damne et sauve par caprice et ferme sa Rédemption sur le petit nombre des élus. Tous les écrits sont là pour en témoigner, le premier Port-Royal n'est qu'un pieux cénacle comme il s'en voit beaucoup d'autres à l'époque. Peut-être, et Saint-Simon assez curieusement en témoigne, bénéficie-t-il d'un certain snobisme. C'est la religion de tout « ce qui est de bon goût ». Mais encore une fois le vrai jansénisme n'est pas encore né, il ne naîtra qu'avec la condamnation de l'Augustinus, et surtout avec la dialectique passionnée du grand Arnauld. Et ce premier Port-Royal n'a pas le monopole de l'austérité, les moniales vivent une vie singulièrement moins rude que les carmélites de la berullienne Madame Acarie. Il n'a pas le monopole de la gravité : a-t-on jamais vu sourire le Grand Cardinal ? Le jansénisme n'a même pas le monopole de l'influence religieuse. Citons Henri Bremond : « Ce n'est certainement pas lui (le jansénisme) qui a fixé le premier l'attention de la France catholique sur les enseignements de Saint Charles Borromée ; ce n'est pas lui qui a prêché la réforme dans les abbayes bénédictines... enfin ce n'est pas lui qui a fondé l'Oratoire, dicté les Élévations de Berulle ou les lettres de Condren. « Le jansénisme était comme attendu », écrit M. Rebellian. Mot profond, mais qui sans doute n'en dit pas assez. Dépouillez par la pensée, le jansénisme des fâcheux développements qui ont attiré sur lui les Condamnations de l'Église, laissez-lui seulement cette âme de religion et d'austérité, d'où lui vient d'ailleurs toute sa poésie, tout son prestige ; vous conclurez qu'on n'avait plus à l'attendre : il était déjà venu. En d'autres termes, ce que l'on admire dans le jansénisme, c'est encore l'École Française. Pour la secte elle-même, telle qu'elle se dessine peut-être dans la solitude embrouillée de Saint-Cyran, telle qu'elle prend figure et vie avec Arnauld, elle ne répondrait d'aucune façon au perfectionnement des âmes saintes. La suite des événements le fit bien voir. »

Nous nous excusons de cette longue digression sur le jansénisme. Elle était nécessaire pour restituer le véritable climat spirituel du XVII^e siècle, dont le jansénisme n'est qu'un aspect, et par la suite un simple aspect négatif. On a trop souvent parlé du style janséniste, comme s'il existait un commun dénominateur du style de Nicole et du style de Pascal³⁶, et de là à parler d'un art janséniste il n'est qu'un pas. On l'a franchi. Nous n'insistons pas sur un point que Bremond a amplement traité³⁷ :

« On ne songe aucunement à nier qu'il y ait dans les cinq propositions un ferment lyrique. Ce Dieu lointain, muet et d'une terrible inconscience, cette grâce nécessaire, mais suspendue à de sinistres caprices, ce Christ avare et impitoyable comptant sur la croix les rares prédestinés dont il veut le salut, on imagine sans peine le Lucrèce à rebours qui exploiterait pareille matière, les oraisons d'épouvante et de désespoir qui s'accorderait à ces

³⁴ Voir Sainte-Beuve, Port-Royal IV pp. 576-577, cité par Bremond, Histoire littéraire du sentiment religieux IV, pp. 220-221.

³⁵ cf. Bremond, IV, p. 304.

³⁶ cf. Bremond, IV p. 283

³⁷ Bremond, IV, p. 176 et suivantes.

imaginations cruelles. Mais quoi, le premier Port-Royal ne nous montre rien de tout cela – et pour le dire en passant, le vrai jansénisme ne nous en montrera qu'une caricature sordide et inanimée, car enfin ils n'ont jamais eu de lyriques. (Bremond, IV, p. 283). »

Sur toute cette question de la spiritualité du XVII^e siècle nous ne pouvons que reporter le lecteur à la monumentale Histoire Littéraire du Sentiment Religieux d'Henri Bremond. Pour en avoir un aperçu plus sommaire on lira avec fruit L'École française de spiritualité, par Henri Gauthier (Blond Etgay). Nous voulions simplement dire que la spiritualité du XVII^e siècle s'identifie dans ses grandes lignes, avec la spiritualité de l'école française, toute de sérénité, de dignité, de calme, d'ouverture à la grâce, avec je ne sais quoi d'intellectuel et même de para-rationalisme, de paix.

Il est très curieux que la littérature du XVII^e siècle ne porte presque aucune trace de la grâce latente dans tant d'âmes. Je ne vois guère que les dernières œuvres d'un Bossuet à révéler, dans le calme et la dignité, la présence immanente de l'Esprit. Mais si nous faisons abstraction des Méditations sur l'Évangile et des Élévations sur les Mystères, que trouverons-nous ? De nombreux écrits sans doute, mais qui, des travaux du Cardinal de Berulle, interminables, aux lettres de Condren, n'ont qu'une valeur artistique des plus restreintes. Ce ne sont point œuvres littéraires. Sans doute Pascal jette vers Dieu un cri pathétique. Les Pensées expriment un profond appétit du spirituel, mais non cette latence de l'Esprit qui fait tout le prix d'un Berulle ou d'un Jean Eudes. Pascal évoque pour moi Greco, tout tendu vers un monde spirituel, témoin du spirituel par l'attrance qu'il en éprouve plus que par l'expérience qu'il en a.

Mais si la vie intérieure du XVII^e siècle s'est peu exprimée dans sa littérature, par contre les arts et surtout la peinture manifestent à un degré sans doute jamais égalé, la présence de l'Esprit. Certes, au point de vue plastique, il existe de plus grandes écoles que l'école française du début du XVII^e siècle. Nous ne trouvons pas chez ces peintres qu'on a appelé les peintres de la réalité, l'habileté manuelle d'un Velasquez, les harmonies colorées de Rubens, l'héroïsme intellectuel de la Renaissance italienne. Néanmoins ils s'égalent aux plus grands justement par cette présence de l'Esprit. Je ne vois que Rembrandt et Zurbaran qui puisse leur disputer cette prééminence. Aucun groupe de peintres, aucune école, pour reprendre l'expression consacrée, ne présente une pareille densité spirituelle. Ils sont dans l'art les meilleurs témoins de la vie intérieure.

Entendons-nous bien. Au début de cette étude il convient de ne pas confondre spirituel et religieux. Un tableau religieux peut n'être point spirituel et réciproquement, peu importe le sujet. Une madone du Perugin ne témoigne pas pour l'Esprit, et si parfois ce peintre nous touche l'âme, ce n'est point par ces jolis minois d'une limpidité équivoque, mais par une distribution de l'espace sur laquelle Berenson a de très belles pages. Par contre voyez la Bethsabée de Rembrandt. Il suffit de la contempler pour être assuré d'une Bonté transcendante. Charles du Bos a merveilleusement, au point de vue littéraire, fait cette distinction du religieux et du spirituel³⁸, et même plus précisément du sublime et du spirituel. Tout ce qui élève l'âme ne témoigne pas forcément de la présence latente de l'esprit. Aussi grandes que soient les Oraisons funèbres de Bossuet, aussi sublimes, on n'y sent pas cette palpitation intérieure, cette touche subtile qui par-delà Animus éveille notre sœur Anima. Le Paradis perdu est sublime, il n'est point spirituel. Majestueux narthex, sans doute, mais non pas le saint des saints.

Revenons-en aux peintres de la réalité. Renaissance d'abord que rien ne les distrait d'exprimer leur message spirituel. Ils arrivent à point. Ils bénéficient d'une technique complète acquise si soigneusement par leurs devanciers. Les recherches techniques ne les

³⁸ Voir dans Vigile. Du spirituel dans l'ordre littéraire. Deux études, sur Sheley et Maurice de Guérin qui sont sans doutes les meilleures pages de l'exquis Charlie.

distraient pas de ce qu'ils ont à dire. Comme les écrivains de 1660 trouvent une langue toute formée dont ils n'ont plus qu'à exploiter les ressources. Le vocabulaire de la peinture est entièrement énoncé quand les peintres de la réalité commencent d'en user. Ils n'ont plus qu'à ordonner cette technique à l'expression de leur message : LA PAIX.

Ces peintres expriment la paix. Je dirais plus ils la communiquent, et l'imposent. Leurs veines distribuent la sérénité. Tous les moyens plastiques dont ils disposent concourent à cette fin. Et d'abord la composition. Ils abandonnent la composition en diagonale chère aux baroques, cette composition qui tend à arracher le tableau de son cadre, à projeter l'âme au delà de la réalité perçue. Il est juste de dire qu'ils l'abandonnent, car presque tous en ont usé dans leur jeunesse, tel Georges de La Tour dans son Saint Sébastien pleuré par Sainte Irène. Ils lui préfèrent une composition d'aspect monumental et essentiellement stable : une succession de droites parallèles. Que ce soit Georges de La Tour avec l'Adoration des Bergers du Louvre ou le Reniement de Saint Pierre, les Le Nain, et plus spécialement Louis dans son Repas des paysans, dans le Retour du Baptême, ou Chalette encore qui ne répudie pas d'aligner purement et simplement à la file les capitouls, ils s'adonnent tous à cette composition qui, héritée des portails du Moyen Age, est comme le plain chant de la peinture³⁹. Elle impose à la toile un rythme aussi sûr et majestueux qu'une psalmodie. Et ce rythme, nous le retrouvons même dans la nature morte. Il contribue à la stabilité monumentale des natures mortes de Baugin.

Mais cette composition monumentale sera comme élaborée dans le clair-obscur et parée par lui d'une grâce intime. Comme le dit Charles Sterling dans le remarquable catalogue des Peintres de la Réalité, la lumière suffit à ces peintres pour ennoblir les scènes de genre et leur communiquer un frisson d'irréalité. Le clair-obscur est le grand héritage du Caravage, mais il est admirable de voir comme les peintres français en usent à leur fin, le transforment, l'adaptent. Dans le Saint Sébastien pleuré par Sainte Irène de Georges de La Tour, tableau de jeunesse que nous avons déjà cité, nous trouvons encore le clair-obscur caravagesque, heurté, dur, pathétique, imprimant aux objets des déformations cubiques pour ne pas dire cubistes, leur imposant des simplifications et presque des amputations qui agissent violemment sur les nerfs. Le clair-obscur repris, élaboré par les français tourne autour des objets, les embrasse sans les déformer. Il les transpose et même les transfigure dans une atmosphère de calme et de recueillement. Loin d'amputer les objets, il en souligne l'expression en concentrant la lumière ou l'ombre sur les parties essentielles. Il joue moins du blanc ou du noir, heurtés et violents, que d'une gamme variée de bistre et de doré. Georges de La Tour, nous l'avons dit, montre, dans son œuvre cette élaboration du clair-obscur français. Comparez au Saint Sébastien la Nativité de Rennes ou le Saint Pierre délivré d'Épinal.

Peu à peu tous les peintres de cette époque se rallient au clair-obscur. Quand Le Sueur quitte la grande peinture religieuse pour entreprendre la merveilleuse série de Saint Bruno c'est le clair-obscur qu'il emploie par rendre la vie intérieure. Mais ce clair-obscur des peintres français tend vers la lumière. L'œuvre de Louis Le Nain est particulièrement frappante à ce point de vue. Dans le clair-obscur il ne modèle pas l'ombre, mais la lumière. Louis Le Nain a le goût de l'éclairage concentré, mais pour souligner la lumière. Ce luminisme ouvre la voie au plus solaire comme au plus mystérieux des peintres, à Claude Gellée. Comme le dit encore M. Charles Sterling, « Claude Gellée remplace l'éclairage caravagesque... par une lumière diffuse et dominatrice, il abandonne le mystère de l'ombre par le mystère de la clarté ». Peu d'œuvres sont aussi pleines de l'Esprit que celle du Lorrain, l'Esprit y plane dans la lumière comme il planait sur les eaux.

³⁹ Le Sueur dans la série de St Bruno adopte à plusieurs reprises cette composition, abandonnant la composition baroque de ses tableaux religieux.

Par un véritable paradoxe du génie, le jeu de la lumière et de l'ombre s'allie à une étonnante densité des formes. Les œuvres de ces peintres sont d'une stabilité qui à elle seule suffirait à vous emplir de paix. Comme les basiliques romanes, c'est un credo. Des tons clairs et souvent froids, un art merveilleux d'utiliser les gris, qu'il s'agisse des Le Nain, de Baugin, de Champaigne, de Sébastien Bourdon, contribuent à une impression de modestie, mais que stabilise, que renforce, que densifie, oserais-je dire, un cerne noir, ainsi qu'on le voit parfois chez Antoine Le Nain. Peut-on trouver formes plus denses, denses jusqu'à l'hallucination, que dans la Descente de Croix de Tournier ou dans son Souper d'Emmaüs. La lumière, ??? et d'aplomb y rend les objets plus lourds, plus denses, plus vrais que dans la nature « et par la même irréels »⁴⁰. Ce caractère de densité est spécialement frappant dans les natures mortes de Chardin par une espèce de charité envers les choses, de rayonnement, mais par l'assise même des choses. Elles ont une densité monumentale que soulignent les ombres contrastées aussi bien que par l'aspect géométrique des objets. Chardin représente des pots et des fruits, Baugin un échiquier ou des livres, formes droites, stables, massives et que n'adoucissent la fuite d'aucune courbe. Chaque nature morte de Chardin est un acte de charité, les deux toiles actuellement connues de Baugin sont elles un acte de foi. Et comme un acte de foi elle emplissent de paix et de fermeté.

Et ces formes, si étonnamment denses, allient admirablement l'ampleur à l'allongement. On voit que l'allongement des figures exprime suivant le cas la spiritualité ou l'aristocratie, la courbe par contre exprime la vie charnelle. Ces peintres en font un merveilleux compromis. Voyez le Saint Pierre délivré de Georges de la Tour, cette ample robe rouge sur une forme si longue qu'elle se plie pour s'inscrire dans la toile, ou le St Bruno de Berlin d'Eustache Le Sueur : ils traduisent tout à la fois la plénitude et l'ascèse en une harmonie que pour ma part je n'ai jamais trouvée ailleurs⁴¹.

Ces formes sont soulignées par un total dépouillement. Tout l'accessoire disparaît et nous aurons l'occasion d'y revenir à propos des portraits. Cette simplicité concourt à un style supérieur qui ramène l'expression des choses à leurs caractères essentiels, exactement comme le fait la liturgie. Voyez par exemple la Descente de Croix de Tournier ou celle d'Eustache Le Sueur. Comme dans les cérémonies liturgiques, l'expression des choses trouve, dans ce dépouillement même, une valeur incantatoire, et, par ce dépouillement elle se hausse à ne plus être simplement leur reproduction mais leur symbole et, pour ainsi dire, la re-création de leur essence. Ceci est d'autant plus frappant que jamais le réalisme n'est abandonné. Ce style supérieur, qui joue la représentation des choses d'une valeur presque magique, n'est à aucun degré une déformation. L'imagination n'y a aucun rôle. Ce sont d'humbles choses de tous les jours, figurées telles qu'elles sont, mais dépouillées de l'adventice jusqu'à leur donner, reprenons le mot, une valeur incantatoire.

Valeur incantatoire de l'Ex-Voto de Champaigne. Rien dans cette toile que deux formes blanches, dans la plus simple attitude de la prière, et un peu de pauvre mobilier monastique. Mais visages, objets, ces choses quotidiennes, sont ramenées à leur essence d'une façon si intense qu'on pénètre le mystère même de la prière. Cette valeur incantatoire, s'exerce d'autant plus précisément que Champaigne pousse au plus haut degré ce que j'appellerai la vertu d'impassibilité. Il ne peint pas son émotion religieuse ni même une émotion religieuse, il peint l'émotion religieuse, le contact de l'âme avec Dieu, de même

⁴⁰ Charles Sterling, Introduction du Catalogue des Peintres de la Réalité, p. XXXVII.

⁴¹ Ce serait sûrement le moment de parler du destin de ces peintres. Si nous ne l'avons pas fait c'est qu'ils usent d'un souple trait en arabesque continu qui est loin de leur être propre comme l'apanage de tout l'art français. Remarquons pourtant comme cette ligne qu'aucune cassure ne brise, qui se poursuit sans qu'une hachure jamais n'irrite les nerfs, concourt à l'expression de la paix. Le dessin italien tend à rendre des formes géométriques aux arêtes vives, le dessin allemand se déchiquette violemment, le dessin français n'est que le souple enroulement de la ligne au contour des choses. D'une moins haute expression intellectuelle que le premier peut-être moins pathétique que le second à coup sûr, il donne la même joie harmonieuse que nos lointains de collines.

Eustache Le Sueur dans le St Bruno en prière ou la Messe de Saint Martin. Et ceci est un des caractères de cette peinture du début du XVII^e siècle. Elle ne traduit pas une expérience spirituelle. Par l'effacement d'eux-mêmes ces peintres laissent voir, comme à nu, l'Esprit.

Le caractère monumental et pacifique se trouve accentué encore par l'immobilité des personnages représentés. Nous sommes à l'opposé de l'expressionnisme tel que Poussin à la même époque en prépare la doctrine, et que Le Brun et son école poussent jusqu'au poncif le plus irritant. Charles du Bos cité dans le Dialogue avec André Gide, « la fixité passionnée des visages » de Louis Le Nain. Pourtant il est inexact de parler absolument d'immobilité. Ce n'est pas le mot. Il faudrait dire le caractère inachevé des gestes. Ceux-ci ne sont que suggérés, esquissés. C'est en nous qu'ils ont leur résonance totale. Cette ébauche du geste s'achève pour ainsi dire en nous. D'où le caractère bouleversant de ces œuvres. Nous en sommes complices. Nous sommes pris en elle. Nous devenons leur mouvance, et nous nous sentons agrandis de cette espèce de mouvement qu'elles provoquent. Le meilleur exemple en est peut-être ces deux mains crispées dans la pieta de Tournier, ces deux mains sans corps. Tout le pathétique de ce tableau étrangement immobile réside dans ce geste à peine indiqué et relégué avec pudeur au second plan. Il semble que ce soient nos propres mains qui se tordent.

Là réside le lyrisme de ces profonds réalistes. Rien n'est emprunté qu'à la réalité, mais comme elle est décantée jusqu'à son essence et vivifiée dans le dépouillement. Lyrisme d'une autre nature que le lyrisme baroque qui embrasse le monde et pétrit la vie, lyrisme de plénitude et d'équilibre. Je songe à l'Ibo te docente, Laetus du jeune Bossuet. Tous les moyens plastiques concourent à une densité lyrique, à une majesté monumentale jusque dans l'objet le plus humble. La vie, mais elle est rendue ici, aussi bien que dans Rubens. Mais au lieu d'être rendue par le mouvement, elle l'est par un accent posé sur les choses, une densité monumentale et lyrique, reprenons les mêmes mots, qui déjà présagent Cézanne et sans doute l'égalent.

Nous donnerions une fausse idée de ces peintres en n'insistant pas sur un caractère d'intimité que la grandeur de leur lyrisme n'exclut pas. Voyez les natures mortes, telles qu'on en trouve dans chacune de ces toiles et par quoi Louis Le Nain, entre autres, prépare si bien, à un siècle de distance, la venue de Chardin. Plus frappant encore, parce que plus inattendu en ce siècle, le sens de l'enfance. La Fontaine n'a qu'un mot : « cet âge est sans pitié », et Racine dans tout son théâtre ne nous présente qu'Éliacin, enfant de chœur calamistré que son encensoir suffit à distraire. Voyez au contraire la Petite fille au faucon de Champaigne, avec son demi-sourire d'enfant intimidé. Voyez

Loisirs et famille

Les annales de la jeunesse catholique 04-05/1937

Liberté des loisirs

Il est rare qu'un fait social ne réagisse point sur la famille. Plus qu'aucun autre celui des loisirs. On n'a plus que ce mot à la bouche depuis quelque temps. Il arrive que cela tourne à la psychose ou tout au moins au leitmotiv et à la panacée. Et si la question des loisirs n'est peut-être pas nouvelle et ne devrait pas poser, sauf pour la famille ouvrière, des problèmes inconnus, l'accent mis sur ce problème, lui, en pose. La famille, pour se développer vraiment, a besoin d'une certaine liberté. Ne risque-t-on pas, faisant des loisirs un problème nouveau, une certaine mainmise de l'État sur des loisirs qui lui échappaient et dont les citoyens avaient su s'accommoder, souvent pour leur mieux ? En faisant des loisirs un problème nouveau on autorise en quelque sorte (c'est ce que démontre Henri Chambre dans son article) l'État à accaparer un domaine qui jusqu'ici lui échappait.

Nous avons un peu voyagé, nous avons regardé autour de nous. Une conviction s'est établie au fond de nous-mêmes : il faut préserver la liberté. Elle seule nous permet d'être des hommes. C'est le grave danger des pays autoritaires, danger qu'ils courent sans peut-être s'en rendre compte : on y supprime toutes les libertés personnelles et les institutions intermédiaires qui en étaient l'expression, pour le seul profit de l'autorité étatique. Grave danger, car l'État risque toujours d'être païen, et dès lors rien ne nous préservera de son emprise. Grave danger surtout, parce qu'on fait ici le lit du communisme. Dans un pays comme le nôtre, ou mieux l'Angleterre, toute tentative soviétique trouvera de forts éléments de résistance dans les institutions locales et professionnelles. Même si la tête de l'État est gangrenée, la commune, le département, la famille peuvent être de forts éléments de résistance. Les communistes le savent bien qui prétendent tout niveler. Mais ces soi-disant États forts, annihilant les institutions intermédiaires, ne risquent-ils pas de lui épargner la moitié de sa besogne ? On change la tête et le tour est joué, il ne suffit plus que de gratter les emblèmes au fronton des monuments publics.

Ceci explique les craintes que ne peuvent pas manquer de faire naître les mots « organisation des loisirs ». Cette organisation doit être avant tout mise à la disposition. À la disposition de la personne d'abord, à la disposition de certaines institutions ensuite.

Nécessité des loisirs pour la Famille

Ce fut notre joie à tous quand, en juin dernier, la Chambre vota – enfin – les congés payés dans l'industrie. Les ouvriers avaient le moyen d'échapper un peu à la lourde vie quotidienne pour se retremper et se parfaire. La famille ouvrière surtout pouvait en profiter. La mère, le père et les enfants se retrouvant enfin, la communauté de vie permise au moins un certain nombre de jours. La famille pour vivre a besoin de loisirs. Les repas, un peu longs parfois, les rencontres, les vacances en commun en assurent la cohésion. C'est par les loisirs qu'on peut sans doute expliquer, en partie du moins, la survie de la famille bourgeoise, en dépit de l'individualisme contemporain. La JOC, qui s'est attaché à la défense de la famille ouvrière, à l'éducation de ses jeunes en vue de leur vie de famille, trouve dans les loisirs ouvriers comme un point d'appui. Ceci explique que, dès octobre 1936, elle ait attiré l'attention de ses membres sur les loisirs de la famille ouvrière *tout entière*.

Les loisirs sont une condition de la vie de famille, inutile d'insister je pense sur une vérité aussi évidente pour chacun de nous. Quand le père, la mère et les enfants travaillent chacun d'un côté et ne se rencontrent que harassés de fatigue pour un bref repas du soir, il est difficile d'appeler cela une vie familiale. L'esclavage ouvrier du XIX^e siècle, la grande honte qui pèse sur celui-ci, a directement préparé la démoralisation familiale de notre époque. Quand n'existait même pas le repos dominical et que les ouvriers travaillaient jusqu'à dix-huit heures par jour (ou même douze avec des temps de travail calculés de telle manière qu'ils ne pouvaient pas rentrer chez eux), la vie de famille était impossible. Le mariage se trouvait vidé de tout son élément positif et constructif. On favorisait ainsi l'union libre – puisqu'en fait le mariage n'aboutissait plus à la fondation d'un foyer. N'ouvrant plus sur une famille, il apparaissait comme sans raison. L'absence des loisirs les plus élémentaires a ainsi abouti à la désagrégation de la famille et à l'oubli du mariage.

Loisirs dangereux pour la famille

Les loisirs sont nécessaires à la famille : ce n'est pas que parfois ils ne puissent lui nuire. Nous savons trop les foyers que le cabaret a détruits dans les milieux ouvriers ou paysans, ceux que la vie mondaine ou le jeu ont ruinés dans le monde bourgeois. C'est pour cela qu'il faut apprendre aux jeunes à mettre les loisirs au service de la famille. À notre époque surtout nous avons deux ennemis nouveaux : le cinéma et les sports. Ce n'est pas qu'en soi ils ne puissent être bons. Nous savons des films délicieux, qui nous ont

heureusement récréés. Le sport surtout est excellent, excellent pour le corps et même pour l'âme, sagement pratiqué il équilibre la personne. Il peut même être une ascèse. Nous parlons de ce sport absorbant, qui traîne les équipes de dimanche en dimanche loin de leurs familles, mais plus encore du sport spectaculaire. Passion étrange de voir agir, qui fait croire à l'action. On se croit sportif parce qu'on lit un journal spécial et qu'on sait par cœur le nom des vedettes. Poitrine étroite et joues hâves, on se grise à épeler leur gloire musculaire. Que nos loisirs précieux, sacrés, ne soient point ainsi détournés de leur fin. Donnons au sport ce qui appartient au sport, il fera de nous de vrais hommes, mais n'oublions point la famille.

Les loisirs au service de la famille

Il faut apprendre à mettre les loisirs au service de la famille, et d'abord lui consacrer une partie de notre temps. Un récent numéro de *L'Équipe Ouvrière*⁴² insistait beaucoup sur ce point : « Nous devons donc, y lisait-on, nous opposer de toutes nos forces à toutes les tentatives pour la plupart commerciales qui voudraient détourner le temps libre de son utilisation providentielle. L'ouvrier a le droit de se marier il a aussi le droit de disposer de loisirs suffisants à consacrer à sa vie familiale. Nous irons même plus loin et nous dirons que le mariage impose à l'ouvrier le devoir de consacrer du temps à sa famille pour le soutien moral et l'éducation de ses membres. » Il est à remarquer le soin que la JOC prend de ne pas absorber ses militants au dépend de la vie de famille. Dernièrement ne lisais-je pas, dans un de ces bulletins, d'éviter certaines réunions de section le soir, pour ne pas prendre sur le temps consacré au foyer ? Même délicatesse lorsqu'elle recommande qu'à la permanence jociste on bricole *pour le foyer familial*⁴³. La JOC montre un certain nombre de moyens pratiques de mettre les loisirs au service de la famille ouvrière ; et ici elle rencontre la JAC, telle que nous la représentent plusieurs numéros de la *Jeunesse Agricole* parus cet été. Arrangement matériel du foyer, peinture, réparation des meubles, enjolivement. La culture et j'allais dire le culte des fleurs dans le logis. On pouvait lire d'ailleurs cette phrase en lettres grasses : « Dès qu'un travailleur s'intéresse au foyer ce n'est pas seulement sa situation matérielle qui s'élève, mais sa vie morale. »

Mais ce sont aussi les joies des loisirs qu'on devra mettre au service de la famille. La JOC et la JAC, l'une et l'autre, préconisent les veillées familiales. Le soir, on lit ensemble, on parle, on chante. On se réunit avec quelques autres ménages pour créer en commun un joie très simple et qui réchauffe. C'est d'ailleurs un merveilleux moyen d'apostolat, à cette heure où les cœurs se détendent. L'esprit qui anime ces réunions intimes on tâchera de le communiquer aux fêtes locales. C'est à quoi la JAC s'est largement employée, et souvent avec un brillant succès. Elle s'efforce à ce que tous ses membres de la famille, et pas seulement les jeunes, participent à ces fêtes, pour leur maintenir ce caractère et en attester la décence. D'ordinaire, nous dit la JOC : « Cinémas, bals, lectures, café donnent au jeune travailleur l'habitude de rechercher le plaisir ; elles facilitent les fréquentations ; nuisent à l'esprit d'épargne ; toutes dispositions qui compromettent à l'avance le foyer futur, qui empêcheront le jeune travailleur d'atteindre sa destinée familiale. » Arriver à ce que ces loisirs soient une saine détente qui rapproche les uns et les autres, voici le but de nos mouvements. Ce faisant, ils mettront encore les loisirs au service de la famille, surtout dans les milieux ruraux, car ils permettront les rencontres entre jeunes gens et jeunes filles du même monde. C'est très important à la campagne où on n'a souvent replié sur soi-même, ce qui rend difficile les mariages.

Nous avons parlé surtout ici des loisirs ouvriers et paysans. Le problème de l'emploi des loisirs en vue de la famille ne se pose pas de manière si aiguë dans les milieux bourgeois que dans les autres. Il y est en partie résolu. Mais ne serait-il pas utile de rappeler aux jeunes

⁴² L'Équipe Ouvrière, octobre 1936.

⁴³ De même la JAC demande que les réunions soient tenues dans les familles elles-mêmes.

de ces milieux que tout n'est peut-être pas corvée sans signification dans ces dîners de famille, un peu longs peut-être, et dans ces réunions qui souvent font manquer d'autres plaisirs ? Dans l'échelle des devoirs, ceux que nous avons envers la famille se situent très haut. Certains d'entre eux prennent place avant le devoir d'état habituel. C'est tout dire. C'est dire en tous cas ce que nous devons sacrifier de nos loisirs à la cohésion familiale.

Plus important encore est la préparation morale en vue de la famille que vont permettre les loisirs. Formation personnelle d'abord – que le jeune se pose les problèmes du foyer et aborde le mariage en en connaissant la valeur. Tel cet homme de l'Évangile qui, avant de bâtir une tour mesure ce qu'il lui faut de matériaux. C'est essentiel si on veut éviter les coups de tête, les emballements irréflectifs, les grands amours inconsidérés qui aboutissent au divorce. Cet été la *Jeunesse Ouvrière* et la *Jeunesse Agricole* nous contaient des choses bien touchantes sur ces fiancés qui envisagent leur foyer futur ensemble, un peu comme en un cercle d'étude personnel. Prévoir à l'avance les tentations et les facilités de la vie conjugale, c'est prendre une assurance contre la chute. Ils pensaient ensemble leur ménage sous le regard de Dieu, à sa lumière. Les fiançailles devenaient une retraite, et voici ces loisirs (trop souvent sans fruits), des fiancés orientés vers leur fin véritable.

Regards sur l'organisation familiale des loisirs à l'étranger

Voici brièvement et d'une manière incomplète, comment nous entendons mettre nos loisirs au service de la famille. Le reste sans doute dépasse nos compétences. Mais si nous pouvons ici faire appel à l'État, ce sera en vue d'une mise à notre disposition de certains moyens et non une demande de tutelle. Un regard sur certains pays étrangers nous éclairera. Voyons d'abord ces pays totalitaires, images du danger que nous pouvons courir. L'Allemagne et l'Italie ont organisés les loisirs – nous ne parlons pas des Soviets, négateurs de tout ordre chrétien. Mais ces pays ont organisé les loisirs pour l'État, contre la famille, pour un but militaire et impérial (Italie) ou pour un but racial et païen (Allemagne). Ici, centralisation absolue, tout est fait pour l'État et par l'État. Henri Chamberlain l'expose ici-même. Rien n'est fait pour la famille. On n'en prononce pas le nom.

Un autre pays nous est au contraire un admirable exemple : la Belgique. Cet État, petit par la taille, mais grand par sa culture et sa tradition, envisage lui aussi l'éducation physique et artistique de ses ressortissants grâce aux loisirs. Mais ici nous voyons immédiatement quelques caractères qui le distinguent des pays précités. D'abord, décentralisation. On aide avant tout les œuvres sportives déjà constituées, dont on se contente de faciliter la besogne et auxquelles on accorde des crédits. C'est sur les initiatives individuelles qu'on s'appuie et on les renforce. Encouragement aux sociétés locales surtout, et aux communes, sans constituer toute une administration étatique. De même, dans le domaine culturel, l'office des loisirs donne avant tout des encouragements aux institutions qui tendent à la formation du goût et à la culture esthétique. Mais pour ce qui est plus spécialement de notre domaine : une mise des loisirs à la disposition de la famille, nous voyons que c'est là le principal souci du peuple belge. C'est d'abord vers la maison qu'on s'est tourné. C'est ainsi qu'on a fait des concours pour l'élaboration de plans de mobilier ouvrier, qu'on a fait des conférences de vulgarisation pour l'éducation du public dans le domaine de l'habitation, de l'hygiène, du bon goût, qu'on a essayé de mettre à très bon marché des objets d'une valeur artistique certaine, pour l'embellissement des foyers. Un autre soin a été de promouvoir les façades fleuries, d'encourager les petits jardins urbains, de faire des cours gratuits d'horticulture. Le même effort a été porté sur ces petits élevages, que préconisait récemment notre JOC – petits élevages qu'on peut faire dès qu'on a un bout de terre près de sa maison ou aux environs de la ville.

Nous nous excusons d'être si rapide. Chacun de ces points mériterait une étude, mais elle dépasserait le cadre de cet article. Souhaitons seulement que l'accent mis

aujourd'hui sur le problème des loisirs permette un renforcement de la vie familiale, pour le plus grand bien de cette institution intermédiaire en qui la doctrine chrétienne voit un milieu providentiel pour le développement de la personne humaine.

Un mendiant

Mai 1939

Si pur est le printemps à Paris qu'il semble abolir tous les drames. Ils perdent leur consistance dans le bonheur diffus sourdant aux choses. Ces soirs où l'air hésite entre l'or et le rose, coule et dépose sur les façades ; où les fontaines ont des bruissements de forêt sous le vent ; où Notre-Dame fuse le réseau de ses arcs comme un jeu d'eau vers la Seine, le bonheur pénètre divinement tous nos sens. Une minute fragile entre deux saisons, il est la seule réalité. Le jour vif, le vert aigu des pelouses, les marronniers en fleurs ne sont qu'un couplet de son chant.

Pourtant, un mendiant debout et muet suffit à briser ce bonheur. Les bras tombant au long du corps et les doigts gourds, immobile, il enferme en lui un autre univers, un autre univers formé de deux ou trois phrases éparses qu'il roule sans cesse dans son esprit. S'il se cache derrière une porte d'église, ce n'est point honte de sa misère ; mais il se sent trop d'ailleurs.

Ce coin d'ombre au porche d'une église, cet angle de rue où passent rapides des femmes, ce hall de gare où chaque nuit il se réfugie lui sont des asiles hors du printemps insidieux. Sans doute ce mendiant est-il un petit comptable sans travail. Il s'est créé des habitudes précises comme un emploi. À midi, chaque jour, il s'adosse à ce magasin de porcelaine. Il attend, le chapeau baissé sur les yeux, l'heure de gagner son hall de gare. A-t-il jamais regardé les délicats objets de la vitrine ? Deux ou trois phrases tournent en lui où se situe tout son être. Il s'y accroche comme à sa vie même.

Il est toujours là... Les premiers temps la décence de sa mise arrêta le regard... Son chapeau peu à peu a perdu sa forme, son manteau gode et se creuse. Tout entier il s'efface, il disparaît. Il se confond avec les murs ternes. Il est toujours là, mais jour après jour il s'effondre, tels les vieux chevaux dans les marais à sangsues et que chaque matin on retrouve un peu plus enlisés.

Il ne tend pas la main. Ce geste semble-t-il le sortirait de lui-même, le dégagerait. Pourtant, à une femme qui tous les matins lui donnait quelques sous, il a murmuré : « J'ai cinquante-cinq ans, je ne trouve plus de travail. On ne veut de moi nulle part ». Son silence s'est comme refermé sur lui. Il ne dit plus rien à ceux qui lui donne.

C'est cela tout son univers : « Il aurait voulu travailler, il n'a pas pu. Ce n'est pas de sa faute s'il mendie ». Tout le jour il retourne ces deux phrases. Cette injustice le possède. Il ne sent même pas sa faim. Peu importe qu'il s'écroule, qu'il disparaisse, cela vit en lui. Les autres mendiants ne sont pas ses compagnons de misère, même à eux il ne parlera pas. Le sentiment de cette injustice s'est pétrifié en un bloc dur dans son âme.

Parfois il semble oublier, il sommeille à demi, il ne sait plus bien pourquoi il souffre. Mais toujours il sent en lui ce bloc, comme s'il dormait sur une pierre.

Un jour il disparaîtra. On ne le verra plus contre sa vitrine. Et pourtant, jamais plus le printemps ne sera absolument ineffable, et nous sentons aussi, dans la délicate ivresse des premiers jours, comme une pierre à côté qui nous blesse.

Sadowa, victoire autrichienne

Sadowa, quelles images affluent quand nous prononçons ces trois syllabes. Les attermolements de l'Empereur déjà malade – avec à la main son éternelle cigarette – et que paralyse sa passion des « nationalités ». L'Impératrice qui tremble pour la dynastie, qui craint la jeune puissance de la Prusse, qu'affole l'effondrement de la Catholique Autriche... Et puis le cousin « Plonplon », lui aussi qui s'agite.

En histoire, on aime les images d'Epinal. On prend un fait, on l'isole, on lui donne une valeur propre, en le séparant de tous les faits qui le préparent et qui l'expliquent. Ainsi en va-t-il de Sadowa. Et sans doute, nous voyons bien les faits qui en découlent. L'Autriche vaincue, c'est la force de la Prusse manifestée au monde, demain c'est l'Empire allemand, c'est la guerre de 1870, Sadowa c'est aussi l'Italie qui achève son unité perdant toutes les batailles et y gagnant des provinces.

Et pourtant, si Sadowa avait été une victoire, les choses eussent-elle été vraiment changées pour l'Europe et pour la France. Nous ne le pensons pas.

La Prusse vaincue se fût jetée dans les bras de la Russie. Seul le désir de ménager l'Autriche l'en a en effet pendant longtemps écartée. L'État major, en Allemagne a toujours le désir de cette alliance, et à Saint-Pétersbourg les influences germaniques sont nombreuses. Or c'est la conjonction des deux plus grandes puissances militaires du continent, car les guerres d'alors ne détruisaient pas profondément la force militaire d'un peuple, et la vaincue de Sadowa eut gardé son armée intacte.

En face de ces deux redoutables Puissances que voyons-nous ? L'Autriche, état vieilli, archaïque dans sa constitution et que son succès confirme en quelque sorte dans ses erreurs, la France que le péril couru n'a pas réveillée. La France continue de se croire forte parce qu'elle fut glorieuse, elle s'enferme dans ses illusions s' imagine encore redoutable, comme la Comtesse de Castiglione, ayant brisé ses miroirs, s'imaginant encore être belle.

L'Italie est avec la Prusse et la Russie. Elle inaugure un peu plus tôt ou un peu plus tard, vis à vis de la France, sa tradition d'ingratitude. Au surplus ce n'est pas elle qui changera l'équilibre des forces et, inaugurant encore une autre de ses traditions, elle pourra toujours venir au secours du vainqueur.

Reste l'Angleterre ? Elle seule serait capable de renverser l'équilibre des forces, si elle s'allie à la France et à l'Autriche, la victoire de Sadowa a vraiment compté. Mais l'Angleterre n'a pas encore compris. L'Angleterre comprend toujours un peu trop tard. Elle n'est pas venue au secours de la France en 1870, pourquoi y fût-elle venue, dans cette guerre que nous imaginons. Le problème est pourtant le même. Il s'agit toujours pour elle de prévoir si un jour la Prusse ne deviendra pas menaçante. Et elle ne le voit pas.

Sadowa victoire Autrichienne, c'est quand même à bref délai la France écrasée, parce qu'elle a encore assez de force pour inquiéter, mais plus assez pour se défendre. Peut-être même la situation eût-elle été plus tragique, car plus difficile eût été pour nous le redressement diplomatique. La France est rentrée dans le concert des Puissances après 1870 par l'Alliance franco-russe et si la Russie avait soutenu l'Allemagne, il eût été beaucoup plus difficile à notre pays, matériellement et psychologiquement, de contracter cette Alliance.

Hélas ! Si Sadowa avait été une victoire Autrichienne, c'était quand même pour la France l'effondrement prochain, car elle n'avait plus la puissance militaire indispensable à son rôle historique et à sa place dans le monde.

Ceux qui ne vont pas au Musée du Louvre

La Croix 2/8/1965

Nombreux sont les intellectuels africains à Paris cet été. Je m'en réjouis fraternellement. Un fait, pourtant, me frappe, qui ne me paraît pas simple hasard : le Musée du Louvre est le seul endroit où on n'en voit presque jamais aucun.

Pourquoi cette indifférence ? Imagine-t-on un Européen de passage à Lagos ne se rendant pas au musée où, sur un assemblage choisi de merveilles, trône, encore souveraine, la reine-mère d'Ifé ? Grâce à nos ethnologues, nous avons appris à comprendre les chefs-d'œuvre de l'art africain. Ils exercent sur nous un attrait et une influence. J'ai peur, qu'en retour, l'enseignement que nous avons dispensé aux Africains n'ait pas su leur apprendre à goûter le meilleur de notre civilisation.

Nous les avons initiés à nos techniques. Ce qui est déjà mieux, nous leur avons révélé notre littérature et le goût qu'ils y ont pris montre à quel point, dès lors qu'on prend la peine de la leur ouvrir, notre vraie culture leur est accessible et même proche. Je n'ai jamais vu Molière si bien interprété que par des étudiants africains. Ake Loba raconte la joie que fut pour lui, sur les bancs de son lycée équatorial, la découverte du *Cid* : Rodrigue lui apparaissait le type même du héros africain, avec son sens de l'honneur et son courage. Mais notre enseignement, en Afrique comme ailleurs ne fait que la part du pauvre, pour ne pas dire aucune part, à ce qui n'est ni scientifique ni littéraire. On peut obtenir les plus hauts diplômes sans avoir entendu une seule phrase de Mozart, sans avoir vu la reproduction de la *Pieta* d'Avignon ou de la *Fiancée juive*.

On nous a taxé d'« assimilationnisme », nous, Français. On nous a mis en accusation pour l'orgueil de notre culture occidentale. Tout n'était pas faux dans ces reproches, mais l'« assimilationnisme » comme l'orgueil sont étranges qui ne montrent pas ce qu'on a de mieux. M. Malraux nourrit, paraît-il, le projet de proposer à l'Afrique, sous le signe de la coopération, des musées de reproduction d'art occidental. Cette réalisation s'imposerait.

En effet, les arts qui ne font point appel au langage ne sont-ils pas le plus sûr véhicule entre les civilisations ? Je taquinerais le président Senghor en lui disant que s'il avait moins étudié la philosophie et plus écouté Beethoven il ne nous prêterait pas, dans la postface de ses *Éthiopiennes* un apollonisme de marbre. Surtout, les peuples d'Afrique sont peuples du rythme et du signe : c'est donc par nos rythmes et nos signes qu'ils nous peuvent mieux comprendre. Que ne leur avons nous appris à les percevoir !

Ils auraient saisi, alors, que cette technique qu'ils prennent trop pour une série de recettes est le fruit d'une très ancienne ascèse : une aventure de l'esprit. Bien mieux, à rebours de l'« assimilationnisme », nous les aurions aidé à sauver leurs arts dont a rencontré d'une civilisation européenne mal comprise contribue à la dégénérescence en académisme de bazar. Ils auraient saisi que notre art n'est pas simple objet à contempler, mais qu'il charrie, si je puis dire, le sang de notre âme, et quand leur sculpture se désacralise et n'est plus qu'objet, ils auraient appris à y mettre leur âme nouvelle au lieu de reproduire une série des formes qui n'ont plus de sens.

Telles étaient mes réflexions dans ce Louvre que les Africains ne visitent guère. Mais, Parisien, je les comprenais quand même un peu : le Paris d'été, fut-il pluvieux, a beaucoup de charme. Moi aussi j'aime les alentours de Saint-Germain-des-Prés et le cosmopolite boulevard Saint-Michel. Je trouve à ce Paris presque vide, et où plus personne ne court, la saveur que je croyais propre à certains quartiers de Rome. Vers le soir, les Tuileries m'attirent comme m'a toujours attiré le Pincio. Moi aussi, aux vitrines du Faubourg-Saint-Honoré, j'aime ces maroquinerie luisantes dont Barnabooth emplissait les wagons-lits marquetés de la Belle Époque. Mais, au-delà dans les galeries du Louvre, et j'ajouterais, pour qu'on ne me taxe pas d'impérialisme occidental ; dans les salles du Musée Guimet, on apprend certains des maîtres-mots de l'humanité. Les professeurs que nous envoyons dans

les deux Afriques au titre de la coopération enseigneront-ils mieux que leurs devanciers à les déchiffrer ?

Le premier siècle de l'Europe

La Croix 12/12/1965

On présente l'exposition des peintres du XVI^e siècle, actuellement ouverte au Petit Palais, comme une exposition du premier siècle européen : pourtant elle exprime jusqu'à l'aigu que ce XVI^e fut au contraire le *premier siècle sans Europe*. Peu de chefs-d'œuvre et trop de toiles. Aussi n'est-on pas entraîné au dialogue avec de grands esprits qu'instaure la contemplation de chefs-d'œuvre, mais plutôt, on écoute la rumeur de toute une époque. Et cette rumeur décrit, au long d'interminables cimaises, non pas le début d'une Europe, mais à travers la ruine de la chrétienté, la mort de toute unité, quand, à l'orée des quatre siècles de massacres par elles engendrés, les nationalités surgissent.

On n'appelait pas encore ces nationalités par leur nom. On était encore trop près du Moyen Age ou tout au moins de son déclin. Pour animer des foules encore sensibilisées par la religion affective du XV^e (gothique flamboyant, vierges pâchées et *Dies Irae*), il fallait habiller de prétextes religieux les querelles des princes. Mais eux qui menaient ces foules, et dont la peinture du temps, reflétant leur goût, traduit l'esprit, n'avaient point de foi. Les religions du siècle où elles furent prétexte à s'entretuer furent religions désaffectées. Cette vérité lamentable est comme créée par toutes les toiles du Petit Palais. Dès qu'un peintre aborde un sujet sacré, il devient fade ou vulgaire, pire parfois. Les parties profanes des tableaux religieux restent belles, mais tout talent disparaît des scènes proprement sacrées. En Espagne, des bourreaux admirables de vigueur réaliste flagellent un Christ bellâtre tel que le pire XIX^e siècle en a multiplié l'effigie. En Flandres, le prétexte religieux disparaît sous un grouillement breughelien de foule qui, de partout, en détourne le regard. Pire encore, disais-je : l'érotisme s'élançait à l'assaut de la foi. Il triomphe aux toiles de Caravage, comme chez Tintoret ou Titien. Il envahit jusqu'au domaine du sacré.

Siècle de luxure et de sang, mais qui n'y trouve point de bonheur. Quel paroxysme de souffrance a engendré les surréalistes avant la lettre, qui peuplent l'exposition de monstres à la Jérôme Bosch ? Que de lueurs d'incendie aussi se reflètent dans tant de toiles en rouge majeur ! Et derrière ces cataclysmes, comme au fond des tableaux religieux sans foi, apparaissent, vers quoi tout conduit le regard, de calmes paysages expressifs d'une nostalgie de paix, mais inaccessibles pourtant, car n'y mène aucun vrai chemin, toujours coupé par le cadre d'une fenêtre ou quelque accident naturel. Tel est ce XVI^e, siècle de tristesse jusque dans certaines toiles au premier regard triomphantes : au Petit Palais, la *Danaë* du Tintoret semble de sa blancheur nacrée chanter la joie, mais elle inscrit en réalité une diagonale de gauche à droite descendante (dans tous les sens du terme, sinistre) et la pluie d'or qui achève cette diagonale n'est pas une bénédiction, mais plutôt les traits qui tirent cette figure faussement paisible vers le néant.

Pourtant, dans ce naufrage, pour un temps l'homme survivra. Cranach, avec l'admirable série de Reims, les Clouet et, d'une étonnante « présence » dans le sens où on emploie ce mot pour un acteur, la *Vieille Dame*, de Floris en attestent, comme en attesteront les portraitistes au XVII^e, au XIX^e, de Champaigne à Manet ou à Van Gogh. L'homme règne jusqu'à l'ultime défaite, quand le vieillard Picasso aura atomisé son visage.

Ultime défaite, mais nouvelle rupture et aube d'une renaissance. Beaucoup plus que le XVI^e, notre siècle pourra être le premier siècle d'une Europe rendue nécessaire par ces naufrages, quand enfin auront cessé le temps des nationalités et leur triomphe dans les massacres des guerres mondiales. Quelle meilleure expression de leur signification politique,

à ces nationalités, en effet, la *Parabole des aveugles* du musée de Naples (à laquelle j'ai sans cesse pensé au Petit Palais) dont toutes les lignes tracées par l'association des infirmes déclinent vers la culbute générale ? Mais déjà se lève un temps de rassemblement et d'œcuménisme où l'ONU n'est pas un « machin » mais un des instruments pour la reconstruction de l'unité depuis quatre siècles éclatée. S. S. Paul VI, par sa visite, l'a bien souligné ; un temps où ceux que satisfait la crise de l'Europe, qui la provoquent ou qui l'attisent, apparaissent des attardés de quatre siècles ; un temps où par-delà ces religions détournées, au nom desquels les princes ont déchiré la tunique sans couture, nous sommes appelés, soutenant de notre foi la marche tâtonnante du monde vers son unité, à la recoudre.

Le Défi de Picasso

La Croix 30/12/1966

Les expositions Picasso vont fermer leurs portes. On s'y est pressé, et l'attitude des visiteurs qui envahissaient les salles fut peut-être aussi intéressante que la manifestation artistique elle-même. Ces visiteurs de toutes races et de tous pays, les uns avec le demi-sourire de ceux qui craignent d'être dupe, les autres méditatifs et fervents jusque devant les toiles les plus contestables, situaient par leur contenance mais indifférent, et chacun, même le moins expert, professe sur lui une opinion. Est-ce parce que jadis je vis un film sur son œuvre où, en dernière image, il tire la langue aux spectateurs ? Pour moi, en parcourant, non sans un confus malaise, ces kilomètres de peintures, de faïences, de dessins, de sculptures, d'estampes, j'ai cru entendre un rire et un défi.

Rire et défi expressifs d'une révolte non par politique, même si Picasso se présente en militant extrémiste, mais métaphysique : révolte contre la douleur et révolte contre les limites de joies charnelles. « La chair est triste » : sous les cimaises du Grand Palais, le vers de Mallarmé m'a hanté. Tristesses des visages aux Picasso d'avant Picasso, poignante et humble., elle n'a pas encore cédé à la hargne. Grêles prostituées, pitres anguleux, mendiants dont ce petit-fils de Zurbaran aime les faces ravinées, ces peintures froides sur des dessins étirés ont les accents du Greco. Tristesse aussi des acrobates fragiles. Et la chair ne console pas : les « embrassements » sont désespoir quand (je pense à une gravure de la Nationale) ils ne dégénèrent pas en empoignade. Ainsi Picasso traduit-il l'âme d'une époque qui bute sur le problème du mal et ne supporte pas d'entrave à son érotisme. Hostiles et laudatives, les foules se reconnaissent en son œuvre.

Dans sa rébellion, Picasso veut déplacer les limites de la chair : telle m'apparaît les racines de son obsession sexuelle. Cette chair incapable de la joie qu'il désire, il la blasphème. Il en envahit ses toiles, mais par les attributs de sa bassesse.

Et se dresse une rage iconoclaste contre toute l'œuvre de Dieu. Le visage humain, reflet du ciel, se dégrade et disparaît. Le sexe s'y substitue. Je ne connais tel éclatement que dans les structures homicides des Aztèques et Picasso ne s'inspire pas sans motif des dieux de sang précolombien. Le blasphème s'acharne surtout contre la femme, comme pour se venger de sa puissance rédemptrice. Son corps, sans tête ou presque, grimace une contorsion obscène, quand ne l'humilie pas une posture coprologique. Les testaments de l'esprit, non plus, en sont pas épargnés : inlassable, Picasso déchire à travers ses toiles « l'Olympia » de Manet, voire le Christ du « Jugement dernier ». Il traduit « les Ménines » de Vélasquez en graffiti du métro.

Pourtant, dans cette terre désolée jaillit une source : les portraits d'enfants. Pour eux, on pardonnera beaucoup à Picasso. Ces portraits chantent un solo de flûte, sans souci de la douloureuse cacophonie environnante. Dans le jazz le plus débridé, c'est une phrase de

Mozart. Pour les enfants, la révolte de Picasso se fait tendresse et pitié. Leur faiblesse émeut. Jusque dans ce monde de haine et de violence, elle force à l'amour. En ce temps de Noël, comment n'y être pas sensible ?

Les enfants de Prospero

La Croix 19/1/1967

Nos idées marchent moins vite que le monde. Elles évoquent ces étoiles que nous contemplons, les soirs d'été, sans savoir si elles ne sont pas éteintes depuis très longtemps. Le répéter après tant d'autres apparaîtra un truisme ; mais, malheureusement, de ces vérités mortes nous instruisons notre action. Elles nous dictent des contresens. En 1967, nos cerveaux palpitent au XIX^e siècle.

J'y pensais en écoutant, lors d'un dîner à Paris, des propos tenus sur les Français expatriés en Afrique. On parlait de leur société comme si en soixante-quinze ans elle n'avait pas évolué. À entendre certains commensaux, j'aurais pu les croire contemporains des pionniers. Ils exaltaient ou blâmaient nos contemporains ultramarins pour des qualités ou des vices qu'ils ne possèdent plus depuis longtemps. Voilà bien des années pourtant qu'au colonisateur, ce Prospero, efficace et dur, peu scrupuleux, mais bâtisseur d'empires, ont succédé de tout autres hommes. D'abord le Colonial, décalque du précédent (mais le visage un peu dilué dans la graisse), avec en moins certains défauts, mais en moins aussi beaucoup de vertus. Pendant quelque cinquante ans, il fut toujours s'affadissant. Le frigidaire brusqua cette évolution ou plutôt suscita une révolution. Car s'en fut une pour de petits mondes fermés : le frigidaire, changeant les conditions de vie, permit la venue de l'Européenne. celle-ci débarqua, charriant dans ses malles tout un lot de préjugés. Souvent désœuvrée, encore plus engluée dans un racisme passif, elle s'acharna (sauf, bien entendu, des exceptions heureusement nombreuses) à reconstituer autour d'elle-même et de son mari la Brive-la-Gaillarde ou le Saint-Pol-de-Léon quittés. Quant aux Africains, jadis très proches des pionniers, même quand ils en pâtissaient, les voilà exilés loin des banlieues exotiques où se joue le mime de la sous-préfecture française. Ils ne constituaient plus guère qu'un élément du décor et disparaissaient le soir avec le dernier boy, comme engloutis par les ténèbres.

Presque autant que le Colonisateur, le Colonial a disparu. Il fut remplacé d'abord par un personnage heureusement éphémère : le Fabricant-de-CFA. Né au lendemain des indépendances, parcimonieux pour lui-même et avare pour les autres, servile avec les Africains quitte à en médire, il grêla ces dernières années comme sauterelles sur un champ de mil. Passager d'une Afrique qu'il ne voyait que de la rambarde de son âpreté, il projeta en écran la villa de la Côte d'Azur que parfois, à force de privations, il était venu gagner. Nous étonnerons-nous que cet individu falot, défini par un compte postal, se voit estompé, malgré de multiples survivants, presque sans laisser de traces ?

Il finit à son tour de s'effacer, m'a fit remarquer un ministre tchadien avec qui, récemment, je m'entretenais de cette évolution des Européens d'Afrique. Deux sortes d'hommes l'ont déjà remplacé : le Coopérateur et l'Entrepreneur. Ils se distinguent de leurs devanciers immédiats par la volonté de construire. Ils rejoignent ainsi les pionniers dont l'un, le Coopérateur, se distingue par plus de générosité et l'autre, l'Entrepreneur, par une énergie mieux orientée. L'un parfois naïf et mal préparé, l'autre souvent trop empressé à conquérir la fortune, en dépit de leurs lacunes, ils bâtissent.

Et pour eux, l'Afrique existe. Reste à savoir si eux-mêmes existent vraiment aux yeux de l'Africain. Reste à savoir si, pour l'Africain, ils ne demeurent pas cachés par le mur d'incompréhension qu'a érigé la situation coloniale. Que de jeunes coopérateurs ou entrepreneurs j'ai vu se rebuter de n'être pas compris ou, tout au moins, de ne pas se faire admettre à l'amitié africaine ! Conseillons-leur de patienter. Cette amitié s'avère lente à

gagner, car elle suppose que par dessus le passé colonial et les complexes du Noir baptisés par lui nationalisme (au vrai, trop fréquemment, maladroites rancœurs et xénophobie) s'instaure la confiance. Il y faut au minimum quatre ou cinq ans. Mais cette amitié ne se perd plus. À la fin de la comédie, Prospero fait de son île le royaume de la réconciliation.

Une leçon hollandaise

La Croix 2/2/1967

L'exposition « La vie en Hollande au XVII^e siècle », qui se tient au musée des Arts décoratifs, m'a déçu. Sans doute quelques toiles et surtout quelques gravures m'apparurent-elles admirables. Des Ruysdaël tout en ciel prennent l'âme. On éprouve pourtant une lassitude bien avant la dernière salle. De « leçon d'anatomie » en « prêche dans le Temple », on se noie dans l'anecdote. Le parti pris de donner une place prépondérante aux petits maîtres y contribue. Rembrandt n'appartient-il pas à ce siècle ? Évidemment, les organisateurs ont eu dessein de manifester l'esprit d'un peuple et son existence en un moment privilégié de son histoire, plutôt que montrer des œuvres illustres. Mais la vie en Hollande au XVII^e siècle, c'est aussi Rembrandt.

Si la peinture m'a déçu, je tirerai pourtant de ma visite un enseignement.

À travers cette exposition, la Hollande apparaît à la fois pays d'opulence et de parcimonie, d'esprit communautaire et d'existence repliée sur soi. Et ces qualités contradictoires ont engendré l'époque à laquelle nous convie l'exposition. Opulence des hanaps d'argent, des tissus épais dans l'atmosphère parcimonieuse d'intérieurs bien clos. On se récite à soi-même l'*Invitation au voyage* :

Des meubles luisants

Polis par les ans...

Mais surtout la dernière strophe :

Vois sur ces canaux

Dormir ces vaisseaux...

Car ces qualités contrastées culminent, si j'ose dire, en puissance. Des bateaux frémissent, navires de haut bord galbés à la forme du vent, gabares pour les rivières, leurs flancs vernis comme chefs-d'œuvre d'ébénistes, tout un monde de toiles et d'oriflammes mêlant ses courbures à l'orbe des nuages, perçant de beauprés et de vergues les matins brumeux. Et vient la Hollande dans son dynamisme commercial, lancée à la conquête du monde. Un panneau japonais plein de saveur, deux naïfs qui semblent illustrer par anticipation *Paul et Virginie* nous en racontent l'aventure.

Or, un siècle auparavant, les Pays-Bas n'étaient que landes et marais, des dunes où les cormorans criaient leur famine, de basses eaux et de basses terres emmêlées en des confins indéfinis sous la grisaille des herbes salines. Aucun peuple ne fut si pauvrement doté. Un siècle, et le voici chargé d'or dans le luxe discret de ses maisons et le faste des ses municipalités.

Un miracle ? Non, et la leçon mérite d'être retenue : elle montre comment, par ses seules vertus et peut-être aussi ses vices, un pays est sorti de ce qu'on n'appelait pas encore le sous-développement. Tandis qu'au Louvre et à Saint-Germain on affinait déjà une économie de consommation, le peuple hollandais, à force de travail, d'âpreté au gain, de dureté au mal, de frugalité, voire d'avarice, s'est engendré lui-même comme un grand peuple. Son calvinisme le détournant de l'ostentation et des plaisirs, il ne prend joie que dans ses affaires. Elles prospèrent. Même elles lui rongeraient l'âme si ne les équilibraient le sens familial et une sincère piété. Quoi qu'il en soit, il transforme la terre. Cette petite puissance naguère famélique défiera Louis XIV.

Une leçon pour les pays sous-développés, la Hollande ? Sans doute. Mais aussi une leçon pour ces peuples industrialisés que l'excès de consommation condamne à l'égoïsme vis-à-vis du tiers-monde et peut-être à la ruine.

Voici le temps des assassins

La Croix 11/9/1969

Depuis mon retour de vacances, cette prédiction de Rimbaud me hante : « Voici le temps des assassins ». Sans doute suis-je plus sensible d'avoir vécu un mois sur une des dernières landes sauvages de France, cette côte Saint-Sanson, dans le pays des abers, que hantent seuls, comme au temps de mon enfance, les faneurs de goémon halant leur charge ruisselante. Un vent salubre et chargé d'iode m'a comme décanté. Au retour, la corruption ambiante ne m'en blesse que plus durement.

Premier choc : la prostitution de l'érotisme. Qu'en a-t-on fait de la loi d'amour qui maintient en vie la création ? L'érotisme n'est plus une passion. Il n'apparaît même plus un vice, mais une marchandise. Pour vendre des robes ou des complets, un grand magasin affiche des jeunes gens tout nus. Ce n'est aucunement indécent (pas plus que l'ancien plafond de l'Opéra) mais bête. Aussi bêtes les couples énamourés qu'on présente sur les affiches du métro pour vendre des chemises ou des réfrigérateurs.

Hélas ! triomphe ainsi la plus épaisse pornographie. Elle déferle comme une vague, fût-ce sous le pseudonyme de revues étrangères, aux flancs de certains kiosques. Pourtant, si je ne m'abuse, ils sont loués par une Ville de Paris qui ferait bien d'y veiller. Certes, on trouve encore pire, quand un jury couronne d'un prix prestigieux un livre dont une scène de bestialité constitue le morceau de bravoure. Et on nous annonce, de Venise, un film auquel cette turpitude fournit un thème essentiel. Voici le temps des assassins : c'est ainsi qu'on amollit l'âme d'un peuple jusqu'à le tuer.

Second choc à mon retour : l'expansion du racisme. Je trouve sur mon bureau une lettre d'un jeune ami africain qui, m'annonçant son départ, me confie son amertume. Dans une firme où il se présentait en vue d'un emploi quand fut venu son tour d'être reçu par le chef du personnel, à peine avait-il ouvert la porte du bureau qu'il entendit hurler : « Ah non ! Nous ne prenons pas de nègres ici. Allez travailler chez vous. Sortez d'ici et fermez-moi la porte. » Je sais par d'autres confidences combien souvent, en passant dans nos rues, les Africains s'entendent accuser de « les noircir ». Avons-nous le droit de juger les Américains ?

Un mot de Thomas Morton, dans **la Nuit privée d'étoiles**, m'a beaucoup frappé, quand à propos de 1939 où il n'était pas encore venu à Dieu, il parle de « cette guerre que j'appelais sur moi ». En ce temps de troubles, de conflits et de combats, quand nous nous montrons assez incapables d'amour pour ne pas supporter la pigmentation des autres, ne l'appelons-nous pas sur nous, la guerre ? N'en sommes-nous pas les fourriers et les complices ? Voici le temps des assassins.

La vraie gloire

Napoléon ou Rembrandt ?

France Forum n°98-99 10-11/1969

On célèbre à grand bruit le bicentenaire de Napoléon, au point qu'on en oublie, ou presque, des commémorations au moins aussi importantes. N'est-ce pas en 1669 qu'est mort Rembrandt ? On en parle pourtant bien peu. Certes, après avoir « assassiné »

Bonaparte, Napoléon remporta encore des victoires, de grandes victoires, mais son règne plein de gloire militaire fut coûteux pour la France. Il l'a restitué plus petite qu'il ne l'avait trouvée. Esprit conquérant, il l'épuisa de batailles. Ainsi retarda-t-il son développement à l'orée de l'ère industrielle, et, lui qui haïssait l'Angleterre, c'est de celle-ci qu'il assura la prépondérance victorienne. Plus gravement, décimant de guerre en guerre la jeunesse française, il provoqua le déclin de notre pays : celui-ci devait en perdre sa place de première grande puissance. Il a détruit la famille et démembré les campagnes par son Code Civil et pour un siècle et demi asservi la femme. Il nous a doté d'une administration apoplectique de centralisation. Et pourtant il exerce toujours sur les Français une fascination. La foule défile devant son tombeau des Invalides.

Serait-ce parce que cet homme, dont l'étonnant génie n'a rien laissé après lui, pas même un château de Versailles, subit à la fin de sa vie le sort le plus injurieux ? Alors, il devint vraiment grand. Bafoué, trahi, son épouse entre les bras d'un colonel borgne, son fils élevé à l'autrichienne sans qu'il en sache jamais rien, lui-même exilé aux antipodes, soumis aux mesquineries d'un geôlier à l'âme d'épicier revêche, il prend la taille de sa légende. Ce qu'une infructueuse gloire militaire n'avait pu, la dérélition le fait.

Pourquoi, dès lors, les expositions et les séances mémorielles mettent-elles toujours l'accent sur le conquérant, voire sur un législateur dont nous pâtissons encore, et si peu sur le prisonnier de Sainte-Hélène ? Pourtant, à exalter justement celui-ci, on cesserait d'alimenter un des plus fâcheux courants politiques de la France. Les commémorations napoléoniennes de Louis Philippe ont engendré Badinguet. Le Napoléon de Sainte-Hélène, lui, apporte une autre leçon. Il se rapproche de ce Rembrandt qu'on néglige de célébrer.

Rembrandt n'a certes jamais été homme de guerre, mais il fut homme de négoce. Il se complut dans le luxe et même avec ostentation. Les richesses de l'Orient entourent ses portraits et ceux de sa jeune femme : « Des meubles luisants, polis tous les ans... ». Il se drape dans les soieries de la Chine et les cachemires de l'Inde. Pourtant, même alors, on sent sourdre progressivement le courant spirituel qui devrait créer le vrai Rembrandt. Dans le *Fiancée Juive* de Leningrad, dans le Saül et David de la Haye, la veine déjà se fait jour. Mais c'est après la misérable semonce pour inconduite, après la faillite, après l'abandon de tous ses amis, que Rembrandt opère la découverte que Dostoïevski devait effectuer au bagne : la découverte de la pitié. Charles Du Bos a écrit un admirable livre qu'on devrait bien rééditer : « Du spirituel dans l'ordre littéraire ». Il aurait pu lui adjoindre un « Du spirituel dans l'ordre des Arts » où il nous eût donné le vrai sens des chairs spiritualisées de la *Bethsabée* du Louvre ou de la *Femme se baignant* de la National Gallery.

Cette grandeur-là ne comporte aucune contrepartie. L'humanité n'a subi aucune ponction sanglante. Une telle gloire est européenne, elle est mondiale (sur certains portraits de Titus flotte le sourire des Reines de Chartres et des Bouddhas Khmères). Pour assurer cette grandeur-là, personne d'autre n'a souffert que le peintre, seul entre son petit garçon et sa servante-maîtresse.

Comprenons les étudiants en médecine

La Croix 14/11/1969

Il serait temps que finisse la grève des étudiants en médecine. À la longue, ces étudiants risqueraient de perdre un calme qui, j'en apporte ici un témoignage, est jusqu'à présent exemplaire ; d'autant que l'excès des démonstrations politiques pourrait produire l'effet d'une provocation. Le gouvernement se doit donc, et nous doit, de prendre en

considération cette grève et de donner aux étudiants satisfaction pour la part légitime de leurs revendications.

Il ne faut pas, en effet, que ces jeunes gardent l'impression d'être victimes d'une injustice. Ils en resteraient marqués pour la vie. Ils ont eu la grande sagesse de refuser toute politisation. Qu'on reconnaisse cette sagesse en sachant les écouter, sinon ils garderont l'impression que seules paient les grèves politiques et que les extrémistes ont raison dans leur délire. Au premier heurt, nous reverrions des barricades. Ils souffrent déjà d'avoir été calomniés. Des communiqués officiels ont prêté à confusion, disant qu'en tout état de cause, le gouvernement ne laisserait pas les malades pâtir de cette grève... alors que celle-ci n'a jamais été exercée par les hospitaliers, mais seulement par des non-soignants et en dehors de l'enceinte hospitalière. Laisser planer une telle équivoque est grave.

Certains, en haut lieu, ignorent-ils donc la sensibilité des jeunes à l'injustice ? Ne savent-ils pas que les étudiants en médecine sont, dès le premier jour, conscients que leur carrière doit être un sacerdoce ? La démagogie, même au profit du pouvoir et de l'ordre, est toujours pernicieuse ; or, c'est démagogie que dresser l'opinion contre les étudiants en agitant le spectre d'un danger qui n'existe pas.

Déjà le fait que les étudiants en cause soient unanimes serait une raison de procéder à un examen sérieux du dossier. Une grève, qui a duré ce temps sans piquets ni molestations, a des racines profondes dans l'esprit de ses participants, sinon dans les faits. C'est dire que se contenter d'imposer la force serait dangereux. Dans un dossier soutenu unanimement, tout ne peut être négatif.

Et tout n'est pas négatif dans ce dossier là. J'ai suivi cette affaire dans le cadre de l'excellente Association des parents d'étudiants mineurs. Créée pour rappeler que dans les événements de la vie étudiante, les parents ont leur mot à dire, elle ne saurait être suspecte de quelque maoïsme que ce soit. Or, au cours d'une réunion à laquelle participait un membre du Cabinet du ministre, j'ai acquis, à travers la faiblesse même des arguments de ce haut fonctionnaire, la conviction que certaines revendications étudiantes étaient justes.

Je ne nie pas la nécessité d'une sélection. On ne doit pas laisser les jeunes entrer plus avant dans une voie sans issue. Encore ne faut-il pas exercer cette sélection avec brutalité, d'un seul coup ; sur des étudiants auxquels on inflige, dans une lutte pour la vie dont ils pressentent la dureté, un handicap de deux ans qui pèsera sur toute leur existence. Mais surtout la solution que propose le ministère présente des aspects que ne ne crains pas de qualifier d'absurdes.

Absurde, par exemple, que prétendre dans certains CHU imposer en cinq mois un programme d'anatomie normalement effectué en deux ans. C'est pour le jour de l'examen, la sélection par la mémoire mécanique et pour demain la sélection par l'ignorance, car ce qu'on apprend par un tel forcing (qu'on excuse mon français), l'esprit le rejette immédiatement. Absurde aussi qu'exiger la moyenne à chacune des dix matières de l'examen sous peine de perdre le bénéfice de tout son ensemble. Un étudiant aurait 19 sur vingt à neuf matières, mais seulement 9 en une discipline accessoire pour les futurs médecins : il devrait recommencer toutes les épreuves ! Après la sélection par l'ignorance, c'est la sélection par la médiocrité au profit du personnage falot qui alignera péniblement ses 10 ou 10,5 à chaque matière contre le candidat qui possédera une étincelle de génie à côté d'une lacune secondaire.

Je passe sur d'autres faits que le gouvernement devrait connaître aussi bien que moi. Alors, qu'à ces étudiants on n'oppose pas l'intangibilité d'un texte aussi visiblement mal étudié ! Qu'on ne leur cause pas le crève-cœur d'être les victimes des jeux politiques obscurs d'un ministre contre son devancier (cette interprétation devant un attachement aussi bizarre à un texte paraît difficile à écarter) ou de je ne sais quelle revanche de prétendues traditions qui ne sont trop souvent que routines ou mandarinat. Qu'on ne leur dise pas comme un des

communiqués que « cela s'est toujours fait » (ce qui d'ailleurs semble inexact) comme si on ne soupçonnait pas que l'ère atomique n'est pas celle de la première locomotive.

Qu'on ne sacrifie pas une génération de jeunes que, pour ma part, j'admire. On parle beaucoup des drogués et des hippies : qu'on sache être juste envers les studieux – heureusement bien plus nombreux, - cette génération si âpre au travail que la rentrée a provoqué l'admiration des maîtres, mais que l'injustice gâcherait à jamais. Le président de la République et le premier ministre sont des hommes d'État. Ils ont l'un et l'autre prouvé à maintes reprises leur hauteur de vue, leur esprit politique, leur sens de la transaction. Puissent-ils comprendre qu'une trop absolue obstination ministérielle préparerait quelque nouveau mai 1968 puisque seuls les mai 1968 paraîtraient obtenir le renouvellement et la justice !